CASE
G
SHELF
2
BRYNKINALT
LIBRARY.

Brynk
01
V.2
SM28

# EUGÉNIE,

OU

N'EST PAS

FEMME DE BIEN QUI VEUT.

EVREUX, de l'Imprimerie de J. J. L. ANCELLE. — 1813.

# EUGÉNIE,

OU

N'EST PAS

FEMME DE BIEN QUI VEUT.

Par M.e de C***, Auteur de CORALIE, ou LE DANGER DE SE FIER A SOI-MÊME.

Video meliora proboquè
Deteriora sequor. (OVIDE).

TOME II.

A PARIS,
Chez PIGOREAU, Libraire, Place Saint-Germain-l'Auxerrois.

1813.

# EUGÉNIE,

OU

N'EST PAS

# FEMME DE BIEN QUI VEUT.

## CHAPITRE PREMIER.

J'ÉTAIS devenue la propriété de madame de Luzi ; à la vérité on ne la lui disputait pas ; ma mère était charmée de n'avoir rien à faire pour moi ; et mon père, sans aucune inimitié contre moi, paraissait avoir entièrement oublié que je fusse sa fille ; quand nous nous rencontrions chez madame de Luzi, qu'il estimait beaucoup, il me faisait des honnêtetés du même ton absolument qu'il eut

eu avec une étrangère ; je le trouvais de mon côté fort aimable, je me plaisais avec lui, mais je le voyais toujours indifférent à mon avenir, à ma fortune, à mon établissement, il était à demi ruiné, je ne pensais pas qu'il put rien faire pour moi, et comme j'étais heureuse du moment présent, mes réflexions à moi même ne s'étendaient pas plus loin.

Fabrice revint et désira revenir à Verbois ( nom de la terre de madame de Luzi ); cette envie, aussi naturelle que raisonnable, convint d'autant mieux à sa mère, que n'ayant pas habité le château depuis long-tems, elle voulait y faire des embellissemens et des réparations. Ce travail, dans lequel Fabrice pouvait nous être utile, demandait d'autant plus d'activité que madame de Luzi, qui avait beaucoup d'apparte-

mens libres au château, avait invité des parens et des amis qui devaient nous donner toute la belle saison.

Nous partîmes donc dès les premiers jours de mai, laissant à Paris M. de Luzi qui y avait ses petites habitudes, aimait l'opéra, les grisettes, la table et surtout à veiller jusqu'au jour, ce qui ne convient guère à la campagne où les véritables amateurs aiment au contraire à se lever avec lui.

Que j'aime à me rappeler encore les charmantes dispositions de mon aimable amie dans ce délicieux séjour; sans domestique, sans suite, je n'avais besoin pour moi seule que d'une cellule; avec quel soin la mienne fut ornée! dans quel charmant endroit elle fut choisie! un des angles du château donnait sur la partie la plus ombragée du parc; un

gazon toujours vert était sous ma fenêtre, qui se trouvait au rez de-chaussée et si basse que je pouvais descendre par là sans aucun danger, je me trouvais tout de suite à l'ombre de grands et vieux maronniers que le plus ardent soleil ne pénétrait jamais.

Mon petit logement n'avait à la rigueur que deux petites pièces ; une jolie chambre à coucher dont les meubles étaient simples et commodes ; mon petit lit blanc était charmant et presque virginal, si l'on voulait oublier ces trois mois de profanation dont je cherchais de bien bonne foi moi-même à écarter le souvenir.

La seconde pièce était une jolie salle de bains, peinte, représentant des roseaux sur le mur, et quelques ornemens agrestes, analogues à la

destination du lieu. Le reste consistait en petits cabinets à demi obscurs, mais réservés à la seule utilité.

Une porte de communication conduisait à un boudoir délicieux et particulièrement consacré aux souvenirs et à l'amitié ; un meuble très-élégant de satin blanc, broché en petites roses, des draperies parfaitement fraiches, des glaces de tous les côtés, un demi jour ménagé avec art, tel était ce temple enchanteur, qu'on eut cru destiné pour l'amour et qui ne devait pourtant recevoir que des larmes et des regrets. Là, madame de Luzi fort exagérée dans sa douleur, qui avait su pourtant lui imprimer un caractère sévère, loin du ridicule et sans affectation ; là, si l'on peut s'exprimer ainsi, elle pleurait pour son plaisir, sans parler de ses peines, que beaucoup de

gens ne devinaient pas, la trouvant seulement d'un esprit un peu farouche et très-original.

J'en reviens au reste du château qui était meublé avec beaucoup d'intelligence et de goût; mais le boudoir était un lieu sacré, dans lequel Fabrice même n'avait pas la permission d'entrer; on se doute bien que le portrait de l'infidèle y était renfermé; le joli petit bureau contenait aussi des lettres de tous les tems et de toutes les dates; madame de Luzi avait au moins vingt ans d'amour et d'adulations à se remettre sous les yeux, tout cela devenait un aliment à sa constance, et il faut convenir que mon cynique amant, qui avait triomphé sans délicatesse, joui sans amour, qui m'avait quittée sans ménagement, ne me laissait qu'un pénible et humiliant souvenir, auquel je

ne pouvais ni ne devais raisonnablement sacrifier ma vie : il est donc vrai que mon amie, en consacrant cette solitude à nos douleurs secrettes, se trompait un peu sur la disposition de mon âme, qui recevait surtout en ce moment une impression vague mais profonde de l'approche du printems.

Cette délicieuse promenade, parée de toutes les richesses de la nature, quoique rassemblées par tous les sècours de l'art, me procurait des jouissances réelles ; des bosquets de lilas commençaient à parfumer l'air et à offrir leur ombrage flatteur ; la joie vive des oiseaux en liberté, chantant, aimant, renaissant avec la nature, ouvrait mon cœur à l'espérance et à l'amour.

Si cette influence de la saison agit encore sur moi aujourd'hui où les

années ont élevé leurs éternelles barrières entre le plaisir et moi, qu'était-ce à dix-huit ans, où toutes mes sensations étaient si vives et si peu exercées ! Il faut donc l'avouer ici, dussé-je éloigner de moi ces gens à principes, qui pensent qu'on n'aime *qu'une fois*, qui couvrent de leur indulgence une première erreur, et portent anathème contre qui sait oublier un premier amour ; il faut l'avouer, déjà mon faible cœur couvait en silence un sentiment puissant qu'il n'osait se nommer à lui-même, et qu'il dissimulait encore plus à l'objet qui l'avait fait naître.

Ah ! n'était-ce pas aller moi-même au devant du malheur que de distinguer ce jeune et froid Fabrice, d'une figure aimable, d'un esprit piquant, d'une conduite irréprochable à la vérité, mais inaccessible au pouvoir

de la beauté, souriant dédaigneusement aux prévenances de la coquetterie, doutant avec franchise qu'il put inspirer de l'amour, mais tout prêt à rougir qu'on put seulement l'en soupçonner.

Sa réserve depuis son retour était la même, mais c'était quelque chose au moins que parmi de jeunes femmes et de fort jolies demoiselles qui étaient au château, il ne distinguât aucune d'elles ; madame de Luzi cherchait à surprendre son secret, elle le faisait surveiller et suivre, et pensait quelquefois que les jolies grisettes qui occupaient les mansardes avaient peut-être obtenu la préférence sur de belles dames qui auraient exigé beaucoup d'assiduités et de soins.

Les recherches furent inutiles, Fabrice ne s'occupait que des ou-

vriers et des fleurs ; son herbier à la main, il s'égarait dans la campagne, admirait la nature, l'étudiait, et pourtant semblait n'avoir avec elle d'autres rapports que ceux de l'esprit ; triste prestige ! où tous nos regards étaient trompés.

## CHAPITRE II.

La douce rêverie, l'attrait de la solitude, un penchant plus vif à la bienfaisance, voilà les premiers symptômes d'un amour naissant, voilà ceux que j'éprouvais, sans savoir que j'aimais Fabrice, sans prévoir qu'il dût m'aimer aussi, me renfermant en moi-même où je trouvais le bonheur sans le soumettre à aucune définition. Un soir que j'avais erré dans le parc seule et préoccupée, j'entrai dans un joli labyrinthe, assez éloigné du château, et où je m'étais perdue et retrouvée cent fois.

La fin du jour m'y surprit, j'étais extrêmement poltronne, et ce fut sans doute à mon trouble que je dus l'impossibilité de retrouver mon

chemin. Je marchai plus d'une heure, me retrouvant toujours au point d'où j'étais partie, perdant de vue par degrés tous les objets qui pouvaient me diriger ; n'entendant rien et disposée à m'effrayer également ou de ce profond silence, ou du plus léger bruit.

Pourtant redoutant par-dessus tout de passer la nuit dans le labyrinthe, je réunissais mes forces, et dans l'espoir qu'il pouvait passer quelqu'un, j'appelais à mon secours.

Je distinguai en effet les pas d'un homme qui paraissait assez proche de moi ; cette certitude de ne plus être seule devait me rassurer, mais par un de ces désordres d'esprit qui sera compris de ceux qui ont le malheur de connaître la peur, mon effroi redoubla, je me serrai contre un arbre, je n'ose respirer, je n'ap-

pèle plus, mes jambes fléchissent.... Des bras caressans préviennent ma chûte, je me sens amoureusement pressée contre un cœur qui bat autant que le mien ; et d'une voix émue, qui prête tant d'éloquence aux paroles les plus simples, j'entends ces mots, à peine prononcés, c'est vous, mon Eugénie, c'est vous ici !

*Mon Eugénie* ! et qui vous le fait croire ? qui vous autorise à le dire que je suis *votre* Eugénie ? Voilà ce que je devais dire et penser moi-même, et voilà précisément ce qui ne me vint pas même à l'esprit.

Le modeste Fabrice, que le lecteur devine sans doute, et que mon cœur avait deviné aussi, ne pouvait de la vie être taxé de fatuité ou d'imprudence ; son œil intéressé avait peut-être pénétré le secret que j'ignorais moi-même ; mais quoiqu'il en fut,

cette expression de tendresse échappait à son âme, vraiment le siége de la sensibilité et de la candeur.

Ah ! malheur à qui sait dans de pareils momens ce qu'il doit dire ou ce qu'il doit taire ! qui sait étouffer la joie et la surprise d'un bonheur inattendu et sans bornes ! Malheur à ces femmes froides qui ont des phrases toutes prêtes et dictées par les puériles conventions de la vanité ou du monde, celles-là n'ont pas senti, n'ont pas aimé, elles n'ont pas eu dans toute leur vie une étincelle de la félicité suprême qui m'anéantit en ce moment. Ce doux souvenir est encore là..., et c'est en me rappelant sa vive impression que je perds la faculté de la peindre.... Fabrice m'avait donné, Fabrice avait reçu de moi ce baiser électrique qui équivaut à tous les discours, à tous les

sermens.... Nous quittions le labyrinthe en silence, recueillis en nous-mêmes, sûrs de nous aimer...., sûrs d'être unis l'un à l'autre ; la vie s'ouvrait devant nous, parée des trésors de l'amour et de la volupté ; c'est dans un tel moment qu'élevée au-dessus de soi-même, l'âme énergique sent toute son indépendance.

Puissance du trône, empire des préjugés, pouvoir paternel ou de la fortune vous pouviez nous séparer, mais pouviez vous nous atteindre, pouviez-vous nous empêcher de nous aimer !

Nous entendîmes du bruit dans le parc, j'étais sortie du labyrinthe, le clair de lune me dirigeait vers le château ; nous craignions également, Fabrice et moi, d'être reconnus ensemble, il me serra la main avec force, la pressa sur son cœur, et me dit seulement : aujourd'hui et à minuit !...

## CHAPITRE III.

Madame de Luzi s'était apperçue de ma longue absence, elle me cherchait avec la plus vive inquiétude, et sensible aux larmes de joie qu'elle versait en me revoyant, l'amitié suspendit un moment le trouble que m'avait laissé l'amour.

Je racontai mes courses au labyrinthe et ma frayeur lorsque je m'étais sentie égarée, on finit par rire de toutes les suppositions qu'on avait faites en ne me trouvant nulle part.

On me gronda, on m'embrassa, et l'on fut se mettre à table avec les habitans du château, qui soupaient régulièrement à dix heures.

Fabrice, que j'osais à peine regarder, me rassura par sa contenance

nance calme et tranquille ; ce jeune homme, sans nulle fausseté, avait pris une telle habitude de se contraindre, pour éviter les regards inquisiteurs de sa mère, qu'il eut été impossible de le pénétrer en ce moment.

Moi-même, dont l'agitation était extrême, je ne le reconnaissais plus, je me demandais si ce qui venait de se passer au labyrinthe n'était pas un rêve enfanté par le trouble de mon imagination ; viendrait-il à minuit? avais-je bien entendu ? et ce souper était éternel ! quel appétit avaient tous les convives, quelle fatigante soirée !

Enfin il fallut prendre patience et qui plus est, attendre encore que chacun eut fermé sa porte, que les domestiques eussent fini leur ouvrage, que mon amie, sans nulle

méfiance, eut causé une demi-heure dans ma petite chambre où je restai enfin seule, tranquille et en état de raisonner, par l'excellente raison que Fabrice n'était pas là.

Ce fut alors que je me repentis de la facilité avec laquelle j'allais recevoir ce jeune homme, amoureux il est vrai, mais sévère dans ses principes, et dont l'estime ne m'était pas moins nécessaire que l'amour !

Fermer ma porte était possible encore, mais cela pouvait passer pour un caprice, pour une affectation, et je savais que mon jeune ami les détestait souverainement.

D'ailleurs, si le profond mystère qu'exigeait notre bonheur ne me laissait aucune liberté de l'entretenir le jour, il devenait simple de le recevoir la nuit, et je ne pensais pas

qu'il fut bien difficile de nous comporter avec décence et sévérité.

Ce beau raisonnement m'ayant rassurée, je crus qu'un des moyens de prouver évidemment à Fabrice la pureté de mes intentions était d'abord de ne point me déshabiller, et sous le rempart impénétrable d'une légère robe de mousseline, je m'assis sur le bord de mon lit.

La petite porte de la salle de bains resta entr'ouverte, ma veilleuse était allumée, toute autre lumière éteinte, et j'attendais *minuit*, heure consacrée aux revenans, ( qui sont pourtant bien moins exacts que les amoureux. )

J'avais la ferme résolution de ne point m'endormir, mais ma résolution eut tort, et je tombai dans ce premier et profond sommeil de dix-huit ans, que l'inquiétude de l'es-

prit n'a pas encore le pouvoir de troubler.

Fabrice entra doucement, je ne l'entendis pas, il éteignit ma lampe, m'éveilla avec précaution, obtint la permission de causer tout près de moi; mais bientôt il perdit la raison et me la fit perdre..... L'aimable Fabrice qui n'était ni libertin, ni homme à système, n'érigea point en principes notre commune faiblesse.

Sa douce et simple logique consistait à observer que nous n'avions ni l'un ni l'autre de sermens à garder ou à trahir, aucune propriété plus légitime, plus naturelle que nous-mêmes, que nous abandonnions librement et sans aucun autre intérêt que celui de l'amour; nous fîmes le serment d'y être à jamais fidèles, et ce serment était sincère comme notre

cœur, comme notre bonheur lui-même.

Nous convînmes de nous comporter avec la plus extrême prudence, de ne nous jamais chercher dans le jour, mais de nous réunir toutes les nuits à la même heure : Nuits heureuses et qui devaient répandre le bonheur sur notre vie entière.

Six mois s'étaient déjà écoulés sans que rien eut porté atteinte à notre félicité, loin que nos caractères fussent incompatibles comme nous l'avions cru autrefois, il était impossible de trouver une plus grande harmonie dans nos principes et dans nos sentimens, point de jalousie dans Fabrice, quoique j'eusse plusieurs adorateurs assez aimables pour l'inspirer; point d'inquiétude de mon côté, au milieu des femmes char-

mantes, et à qui l'invulnérable Fabrice donnait le plus indiscret dépit; point de dégoût, de satiété, l'aimable voile du mystère donnait un charme particulier à notre union, point de domestique ni d'ami dans la confidence, le ciel, Fabrice et moi !

Mes jours n'étaient pas moins heureux par l'amitié que mes nuits par l'amour ; madame de Luzi m'avait vue refuser bien franchement des hommages très-flatteurs, elle y voyait la constance de mes premiers sentimens, la certitude de remplir uniquement mon cœur ; elle me plaignait avec tant d'estime, tant d'intérêt de mes anciens chagrins, (auxquels je ne songeais presque plus) qu'il m'était impossible de la désabuser.

Madame de Luzi n'était pas sans faiblesse ; elle avait celle de croire

qu'elle était impossible à tromper, et surtout par des enfans comme nous ! lui laisser connaître le contraire était la frapper à l'endroit sensible, et l'amour propre encore se mettant à l'abri, elle n'eut avoué sa sensibilité qu'à notre dissimulation, crime nécessaire sans doute, mais que me rendait bien pénible son inexplicable confiance en moi.

Que je souffrais surtout quand madame de Luzi se plaignait de la profonde indifférence de son fils ; quoiqu'elle l'aimât elle-même fort tendrement, elle ne s'en croyait pas aimée, accusait son cœur et l'éloignait d'elle, encore par cette méfiance si affligeante à combattre, si difficile à écarter. Hélas ! je n'avais qu'un mot à dire, et elle eut connu dans son fils l'âme la plus ardente, la plus tendre, la plus délicate, la

plus reconnaissante des bienfaits de l'amour, mais ce mot était impossible à dire, il nous perdait tous deux.

Un événement terrible pour notre bonheur éclaira sur notre intelligence des gens très-intéressés à la rompre, j'arrive donc à regret à ce moment qui va terminer sans retour les plus heureux jours de ma vie.

CHAPITRE

## CHAPITRE IV.

Du nombre des personnes qui occupaient le château de Verbois en ce moment, étaient monsieur et madame d'Harlem.

M. d'Harlem avait épousé en premières noces une sœur de M. de Luzi, morte en couche; il avait fait depuis, un mariage de fortune avec une demoiselle de Marseille, qui habitait avec lui ce pays. Se trouvant appelé pour un procès essentiel à Paris, M. d'Harlem très-bien avec son beau-frère, avait demeuré chez lui avec sa femme, avec laquelle j'étais parfaitement bien, par des motifs que je ferai connaître plus tard.

Le grand procès était gagné, et en

conséquence de l'amélioration que cela donnait à la fortune, madame d'Harlem voulait faire quantité d'emplettes à Paris, avant de retourner briller dans sa province ; madame de Luzi avait aussi des visites, un dîner et des politesses à rendre aux personnes de sa connaissance qui s'étaient intéressées dans cette affaire.

Bref, M. de Luzi nous demandait à Paris ; et le lendemain nous y étions tous, laissant pour quelques jours les habitans de Verbois maîtres du château, où régnaient habituellement l'ordre, l'abondance et la plus grande noblesse dans tous les procédés. Cet arrangement, qui me plaisait sous plusieurs rapports, m'inquiétait sous un seul.

Je craignais qu'il ne me fut pas possible de donner mes nuits à Fa-

brice aussi facilement à Paris qu'à Verbois ; ce doute obscurcit toute la gaîté du voyage, résolu si subitement, que je n'avais pu me rencontrer un instant seule avec mon ami.

Pourtant à la fin du jour, il me glissa adroitement un billet par lequel j'appris qu'une petite porte de mon cabinet de toilette, dont on ne faisait pas d'usage, communiquait à un escalier dérobé et de là chez Fabrice....

Me voilà rassurée, contente, heureuse surtout de voir que mon jeune ami n'attachait pas moins d'importance que moi-même à l'absence d'une seule nuit.

Cette inquiétude passagère accrut encore notre empressement à nous rejoindre, jamais nous n'avions mieux éprouvé notre tendresse et le désir de nous voir.

Pendant cette nuit délicieuse, aux doux épanchemens de notre cœur se joignit encore un des biens les plus réels de l'homme, celui de ne pas connaître l'avenir.

Cet avenir redoutable, qui devait rompre des liens si chers, était pourtant tout près de nous, et notre félicité, qui n'était déjà plus qu'une erreur, devait s'anéantir avant la fin du jour.

M. de Luzi avait pris beaucoup d'amitié et d'intérêt pour moi ; il avait même essayé un moment de me plaire sous des rapports plus intimes que ceux de la simple amitié ; cela n'avait pas réussi, mais ne nous avait aucunement brouillés.

Nous étions gais tous les deux ; il venait à toute heure dans ma chambre quand j'étais à Paris, et ma liaison avec son fils, comme ses

excellens procédés , m'attachaient doublement à lui.

Je ne fus donc ni inquiète , ni surprise de le voir entrer familièrement chez moi ; il me demanda de mes nouvelles amicalement , et si j'avais bien dormi la nuit.

— Pour moi , me dit-il , j'ai été jusqu'au grand jour dans une agitation cruelle : heureusement que le clair de lune était superbe , le tems fort beau pour la saison , et j'ai passé même une partie de la nuit à cette croisée.....

Cette croisée était au fond d'une cour assez étroite , un étage plus haut , et absolument en face de la mienne.

Un coup d'œil rapide me la fit remarquer , et pour mieux cacher l'inquiétude qui commençait à me

saisir, j'en affectai beaucoup sur la santé de M. de Luzi.

— Oh ! ce n'est rien, me dit-il : je me suis même endormi sur le matin et j'ai fait un rêve si suivi que je n'aurais pas été plus frappé de la réalité même ; il faut que je vous le conte, dit M. de Luzi en s'asseyant.

— Ce rêve vous a donc bien tourmenté ?

— Mais oui, me dit-il en souriant ; et quoique je ne sois plus jeune, il y a encore de certaines images qui font beaucoup d'impression... : il y avait surtout dans ce rêve-là un rôle que j'aurais bien mieux aimé que le mien....

Je n'étais pas tranquille et je n'avais nulle envie d'entendre le rêve, mais il n'y avait pas la moindre apparence que M. de Luzi voulut me l'épargner : je me résignai donc et j'écoutai.

— Oui, ma belle amie, continua-t-il, ce rêve doit vous intéresser, car il vous concerne fort....

Et après toutes ces phrases, de courts momens de silence.... qui annonçaient de l'embarras, et semblaient me dire.... ne devinez-vous rien?... — Imaginez-vous, reprit M. de Luzi, que vers les quatre heures du matin je croyais voir monsieur mon fils descendre de chez lui, vêtu d'une simple robe de chambre de bazin blanc, un mouchoir autour de la tête, un bougeoir à la main...., et dans tout l'équipage d'un jeune homme qui cherche un autre lit que le sien.... Il descendit je ne sais quel petit escalier tournant, mais qui doit conduire si je ne me trompe à votre chambre à coucher.... ; j'ai suivi quelque tems la lumière, qu'une jeune et jolie petite femme, vêtue

aussi très-légèrement, est venue souffler dès que Fabrice a eu fermé la porte.

La saison ne comportait pas qu'on reçut ainsi ses visites au milieu de la chambre et dans un tel costume, aussi l'un et l'autre se dirigèrent vers l'alcôve, dont les rideaux ainsi que ceux de la croisée restèrent entièrement ouverts.....

Il paraît que mon fils et cette jeune personne ayant l'habitude de se rencontrer souvent dans le même lieu et à de semblables heures, avaient oublié les précautions d'usage...

Il est facile d'imaginer ce que je souffrais pendant un tel récit; je sentais mon visage rouge et brûlant comme le feu; et, redoutant de plus longs détails, j'eus pourtant la force d'interrompre M. de Luzi.

— Cher comte, lui dis-je, voilà un singulier rêve ; mais vous ne prétendez pas sûrement me le conter jusqu'au bout... , il y a des choses...

— Oh ! c'est vrai, ma chère amie, il y a des choses.... qui ne sont pas d'une exacte décence..., deux jeunes gens ainsi la nuit.... , et mon fils qui paraît si froid... , qui ne peut souffrir les femmes.... ; ce n'était pas comme cela dans mon rêve, je vous jure... , c'était un diable.

— En effet, dis-je, j'ai toujours oui-dire que les rêves valent souvent mieux que la vérité.

— C'est le contraire ici, ajouta-t-il malignement, il y a bien des réalités qui ne valent pas mon rêve ; mais attendez donc Eugénie, attendez la fin.

— Mais je pense bien que vous y

êtes à la fin, repris-je en me levant avec un peu d'impatience.

— Oh ! sans doute, dit M. de Luzi froidement, le jeune homme finit.... mais... — Cher comte, dis je en tremblant, que signifie donc cette plaisanterie qui.... — Achevez, Eugénie, achevez, qui... vous met au supplice et ne serait en effet que cruelle si elle ne devait amener une explication plus essentielle et plus sérieuse. Hé bien ! Eugénie, me dit-il en me prenant les mains dans les siennes, et avec affection, à présent que nous sommes tous éveillés, parlons raison.

Profondément touchée de tant d'indulgence et de bonté, étant très-assurée que M. de Luzi n'était pas conduit par de simples soupçons, qu'il avait vu lui-même, je me sentis bien coupable envers lui ; j'avais à

obtenir la grace de son fils et la mienne ; je voulais me jeter à ses pieds, M. de Luz ne le souffrit pas ; et d'un ton paternel que je n'oublierai jamais, il me tint ce discours.

— Eugénie, me dit-il, vous avez trouvé dans notre maison l'asile de la plus pure, de la plus tendre amitié. Madame de Luzi vous chérit peut être plus tendrement que Fabrice même ; elle met tout son bonheur à embellir votre vie, se croit dépositaire de vos moindres secrets, comme le premier objet de vos affections... , répondez-vous à sa confiance? avez vous respecté, Eugénie, la sainte hospitalité que vous avez trouvée ici? espérez-vous enfin, sans aucune fortune, devenir l'épouse de mon fils ?

— Non! non ! m'écriai-je, baignée de larmes, je refuserais moi-même

une alliance qui me serait si chère, mais dont mon mauvais sort me rend indigne.

— Et vous consentez ainsi, Eugénie, à vivre la maîtresse de mon fils ?

— Mon respectable ami je l'aime..

— Je le pense bien, reprit-il un peu ému, et je ne doute pas qu'il ne vous aime aussi, et c'est par cette raison même que vous détruisez toutes mes espérances à son égard : depuis quelques années nous avons fait des pertes considérables, une dépense au-dessus de nos facultés ; malgré cela, Fabrice, par sa naissance, par sa bonne conduite et par les avantages d'un extérieur aimable, peut encore trouver un parti avantageux. Le désir de le voir bien établi n'est-il pas le vœu le plus juste, le plus vif d'un bon père ?

— Et si Fabrice m'aime en effet,

s'il ne peut être heureux avec une autre ?

— Alors Eugénie, dit le comte d'un ton sévère, il se révoltera contre notre autorité sans jamais la soumettre ; alors, pour prix de nos soins, de notre tendresse, vous aurez apporté ici le trouble, le scandale, le déshonneur pour vous, et le désespoir pour nous tous.

— Oh ! monsieur, lui dis-je en me jetant dans ses bras, ne m'en croyez pas capable, disposez de moi, parlez, qu'ordonnez-vous ?

— Je n'ordonne pas Eugénie, je parle en ami.., en père..; avez-vous jamais réfléchi sur les suites allarmantes qui pouvaient résulter de votre union avec mon fils, à votre âge et au sien, où les passions ont tant d'empire, où il est si difficile d'accorder la prudence avec le désir ;

qui vous assure que vous ne deviendrez point mère ! alors Eugénie, alors que ferez-vous !

— Ne me parlez point de mes propres dangers, monsieur, je sens toute l'étendue de mes torts, dois-je vous quitter à l'instant ? qu'exigez-vous ?

— Non, non, me dit cet excellent homme, en m'embrassant, vous ne nous quitterez point, ma femme ignorera tout ceci ; et dans le juste repentir que doit vous donner votre faute et ma confiance, vous trouverez en vous-même la force de ne plus la renouveler.

— J'en fais serment, dis-je avec un enthousiasme qui m'empêchait en ce moment de sentir toute l'étendue de mon sacrifice ; une seule grace me reste encore à demander au meilleur, au plus généreux des hommes...

— Parlez Eugénie, il m'en coûterait beaucoup de vous refuser quelque chose.

— Permettez moi encore une fois, et ce matin même, de revoir votre fils en particulier, de lui faire connaître ma résolution, de recevoir ses adieux et de confondre encore un moment mes larmes avec les siennes... et les sanglots me suffoquaient.

— Je vais vous l'envoyer, me dit M. de Luzi; cette faiblesse paraîtrait peut-être blâmable; mais quand j'exige de vous un si grand effort, vous avez droit d'attendre quelque chose de moi.

M. de Luzi qu'une grande gaîté ne rendait pas insensible, me pressa contre son cœur, et me quitta doublement ému de mon chagrin et de ma résignation.

Fabrice ne tarda point à me rejoindre ; son père l'avait prévenu et avait employé pour lui comme pour moi, le noble et puissant moyen de la confiance.

Je ne veux point affliger mon imagination en rappelant tous les détails douloureux de cette séparation, qui était devenue à demi volontaire.

Nous nous rendîmes nos sermens avec la même bonne foi que nous avions mise à les faire. Nous nous promîmes une éternelle amitié, mille caresses innocentes suspendirent l'instant de notre séparation, mais la volupté ne trouva pas place au milieu de regrets si amers.

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'honorés de la confiance de M. de Luzi, nous prouvâmes tout ce qu'elle peut sur les cœurs délicats.

CHAPITRE

## CHAPITRE V.

Si les amans savaient ménager dans une rupture les mauvais procédés qui blessent la délicatesse et l'amour-propre, éviter les trahisons qui irritent et qui outragent, il serait souvent possible de passer d'un sentiment vif et passionné, à la douce et confiante amitié ; on verserait encore des larmes, il est vrai, mais elles seraient sans fiel, sans violence, et l'ouvrage assuré du tems serait devancé par les efforts de la volonté et de la raison, c'est ce que j'éprouvai en renonçant au suprême bonheur d'appartenir à Fabrice.

M. de Luzi, en ne nous séparant pas, nous avait laissé le mérite de nos sacrifices ; nos regrets étaient mu-

tuels, mais il s'agissait d'obéir à un père indulgent, qui attendait sur la foi de nos sermens un effort qu'il avait bien droit d'exiger de nous.

Le seul point où je crois aujourd'hui qu'il ne tint pas entièrement sa promesse, c'est sur le silence qu'il nous avait promis vis-à-vis de madame de Luzi.

Connaissant et jugeant assez mal son caractère, il ne prévit pas sans doute quelle impression lui ferait cette confidence, et crut assez faire pour nous en exigeant d'elle qu'elle ne nous parlât de rien : mais je m'apperçus bientôt d'un refroidissement sensible, d'une surveillance qui devenait injurieuse, quoiqu'à dire vrai, elle fut assez justifiée par la longue dissimulation que nous avions eue avec elle. Fabrice, malheureux près de moi, qu'il ne voyait pas un seul

instant en particulier, s'éloignait presque tous les jours de la maison; et nos yeux, quand il y était, ne se rencontraient guères qu'ils ne se remplissent de larmes.

Mon amie retourna à Verbois; mais son fils resta à Paris, d'après notre commun désir. Ce séjour enchanté ayant perdu le plus grand charme que lui prêtait l'amour, que faire auprès de mon amie qui connaissait mes peines et à laquelle je cherchais constamment à les cacher? parler du comte de Ligni du même ton que je l'avais fait autrefois, eût été une fausseté haïssable et qu'aucun intérêt ne m'eût appris à soutenir; lui avouer mon second amour, c'était m'exposer à rougir toute ma vie vis-à-vis d'elle, qui m'aurait pardonné toute fois, mais avec ce mépris profond

que je lui connaissais pour ces sortes de faiblesses.

Son orgueilleux pardon aurait exprimé vingt fois le jour : « — Je ne » comprends pas cela... , je vous » plains si vous souffrez , mais j'a- » voue que ce mal-là , qui prend si » fort et se guérit si vîte , ne me pa- » raît digne d'aucun intérêt. »

Si je n'avais eu à braver que des reproches , que de la colère , j'aurais parlé , j'aurais avoué ma faute , mais on m'eut fait grace avec raillerie ou pitié ; frappé de cette pénible crainte, le cœur est froissé, et la confiance ne renaît plus. J'ignore comment nous serions sorties de cette situation pénible pour toutes les deux , sans une circonstance assez malheureuse en elle-même , mais qui , sans nous brouiller , nous sépara pour longtems.

Je m'étais promenée toute la soirée dans le parc, seule avec le souvenir de Fabrice, auquel j'avais renoncé de bonne foi, mais que je pleurais amèrement.

En rentrant au château, mon pied rencontre une pierre, je tombe de ma hauteur seulement, mais le corps en avant, sur la première marche d'un escalier.

Je ne sais si je me fis beaucoup de mal dans le moment, mais je restai sur la place sans connaissance, quoique je ne fusse blessée nulle part; un domestique vint à passer, me releva, me secourut; et, revenue bientôt à moi, j'assurai que je n'avais aucun mal et ne voulus pas me laisser saigner par un reste d'enfantillage qui me faisait craindre mortellement cette petite opération.

Madame de Luzi, qui n'était pas

tellement changée qu'elle ne m'aimât beaucoup encore, me témoigna une vive inquiétude ; je crus un moment avoir retrouvé toute sa tendresse, mais qu'est-ce que l'amitié sans la confiance, dont elle est le premier et presque le seul aliment ?

Quelques jours s'écoulèrent sans que je me plaignisse, quoique je souffrisse beaucoup de la poitrine ; j'eus un vomissement de sang, de fortes douleurs dans le dos, une petite fièvre, et tout cela fut déclaré mortel en moins de huit jours. Madame d'Harlem, cette parente de madame de Luzi, dont j'ai déjà dit un mot en passant, fut pénétrée de douleur en connaissant la décision des médecins ; elle assura que c'était des ignorans qui me laisseraient en effet mourir, tandis qu'elle connaissait à Marseille un médecin très-

habile et qui me sauverait sûrement. Elle observa que le changement d'air et la beauté du climat serait pour moi d'un avantage inappréciable, enfin qu'elle pouvait avancer et faire tout de suite ce voyage qu'elle devait entreprendre un mois plus tard.

Elle m'offrait sa maison et ses soins avec toute la chaleur d'une femme vive et sincère, et qui ne veut pas être refusée.

Cette disposition si favorable des femmes à mon égard fut remarquable à toutes les époques de ma vie, et toute flatteuse qu'elle m'ait toujours parue, je l'ai due à de si petites causes que je n'oserais m'en faire valoir.

Je n'ai jamais été jalouse d'aucune femme, jalouse au moins des avantages extérieurs, ( car je le fus beaucoup par la suite dans toutes les rivalités qui appartiennent à l'amour);

du reste, j'aimais à les faire briller, capable de dire dans l'occasion un mot piquant, je savais le sacrifier à la crainte de blesser ; enfin je crois que j'étais bonne, très-bonne, et ce mérite obscur me fit souvent aimer de mon sexe, qu'à parler franchement je n'aimais pas beaucoup moi-même.

Je vais ajouter ici ce qui m'avait valu l'affection si décidée de madame d'Harlem, qui n'était ni sensible, ni bonne, ce que je dis à regret, et seulement en me rappelant la fidélité que doit avoir un historien.

Madame d'Harlem avait de longs cheveux dorés, ce qui pouvait être fort beau dans un autre pays que le nôtre, mais dont la couleur ardente ne passait pas pour une beauté, ni à Marseille, ni à Paris.

Elle était de plus un peu contre-

faite

faite et mise à la torture dans des corsets mal faits, cette disgrace paraissait doublement.

Dès le lendemain de son arrivée chez madame de Luzi, je fis toutes ces remarques, et au risque de lui déplaire par cet excès de franchise, je me rendis à sa toilette, je lui proposai sans détour un coiffeur habile et discret qui, à l'aide de je ne sais quelle eau nouvellement découverte, changerait miraculeusement la couleur de ses cheveux.

J'offris un tailleur adroit qui rendrait toutes les graces de l'abandon à cette épaule peu régulière; enfin, je m'emparai de sa confiance, de sa parure, et je rendis dans peu de jours madame d'Harlem une femme méconnaissable, dont je gardai fidèlement tous les petits secrets, et qui étant fort blanche et assez jeune

encore, pouvait passer pour à peu près jolie.

Que de femmes, sans mentir, promettraient bien leur amitié pour une semblable métamorphose !

Mad. d'Harlem, qui avait toujours habité la province, n'y avait vu aucun exemple de tant de franchise et de bonhomie, et la nature du service ne lui permettant pas une reconnaissance bien authentique, elle saisit avec vivacité cette première occasion de s'acquitter.

Pour mad. de Luzi, qui ne m'eut pas laissée m'éloigner d'elle pour rien au monde quelques mois plutôt, se borna à répandre des larmes, à prêter son excellente berline pour que je voyageâsse lentement et commodément, à prier son beau frère de n'épargner ni soins, ni dépenses pour me sauver.

Le bon Fabrice, dont j'avais reçu secrètement une lettre, me suppliait aussi de partir et de m'occuper uniquement de ma santé; cette lettre, remplie de l'intérêt le plus tendre, m'aurait guérie si la cause de mon mal eût été moins grave; au moins elle me décida à partir.

L'imprudence d'un enfant devant lequel on avait parlé de la consultation, m'avait instruite de l'arrêt porté contre moi, mais quoique très souffrante en effet, je n'en étais pas allarmée, et j'en appelais à la nature qui n'est pas toujours d'intelligence avec la faculté.

Cela me donné occasion de réfléchir sur l'opinion générale, que les jeunes gens, qui ont tant de motifs de tenir à la vie, ne paraissent presque jamais redouter la mort.

Il me semble que la raison de cette

singularité, vient de ce que rigoureusement parlant, ils n'y croient pas.

Ils sentent en eux toute la puissance de la vie, portent jusque dans les douleurs physiques, cette confiance morale qui caractérise spécialement la jeunesse, qui ne conçoit pas encore l'injustice, et n'en attend ni des hommes, ni des choses.

C'est d'après cette impression cachée au fond de mon cœur, que j'espérais vivre encore, par la raison que je n'avais pas vécu et que la bienfaisante nature devait toutes ses ressources à mes dix-huit ans à peine révolus.

Je partis donc; je soutins fort bien la route, et j'allai au-devant du beau soleil de Marseille, qui me fit longtems plaisir avant d'opérer le bien que j'attendais de lui.

## CHAPITRE VI.

Dès que nous fûmes arrivées, madame d'Harlem envoya chercher Monsieur Savoie, médecin très-sage, qui méritait de la réputation, et n'en avait pas.

Ce bonhomme déjà bien âgé, me fit beaucoup de questions, essaya pendant trois jours d'un remède, qui me fit du mal, l'interrompit le quatrième, et prononça d'une manière très-affirmative sur mon état.

Je n'étais point attaquée de la pulmonie, comme on le croyait à Paris; mais la chûte que j'avais faite, avait produit un dépôt assez considérable, et vers lequel il fallait diriger tous ses soins.

L'exercice du cheval entrait par-

ticulièrement dans le système de Monsieur Savoie, qui me voyait assez de force pour le supporter. Bref, la nature aidée d'un homme habile, et qui ne la contrariait pas, fit tout ce qu'elle devait faire ; et je fus radicalement guérie au bout de six semaines, sauf les ménagemens auxquels encore je ne me soumettais qu'à demi.

Je me dépêche de finir cet article indispensable, pour faire connaître ce qui m'avait amené chez monsieur et madame d'Harlem, qui par la différence extrême de leurs caractères, la bizarrerie de leur union et leurs longues relations avec moi, méritent un souvenir particulier dans cet ouvrage. Mademoiselle d'Anceni (alors madame d Harlem), d'une bonne famille de robe, avait été mise au couvent dès sa première enfance; sa

mère, idolâtre d'une autre fille charmante, et qu'elle voulait favoriser, avait destiné celle-ci au cloître.

Sa vocation ayant paru utile à la maison dans laquelle elle était entrée, elle y fut si heureuse, si bien traitée, qu'elle même n'en voulait plus sortir, et allait prendre le voile dans peu de mois, quand les événemens changèrent la volonté de ses parens.

Mademoiselle d'Anceni l'aînée, s'était prise de belle passion pour un artiste, qui l'avait épousée secrettement et sans dot, avantage qui aux yeux de son orgueilleuse famille, ne balançait pas l'inégalité des conditions.

De plus, elle avait très-mal agi avec sa mère qui, repentante de sa prédilection, rappelait du couvent sa sœur cadette, à laquelle elle voulait rendre

toute son amitié, en l'établissant avantageusement ; mais mademoiselle d'Anceni, qui se croyait déjà l'épouse du Seigneur, ne pouvait souffrir d'entendre parler de mariage : elle pleurait ses religieuses, son confesseur, détestait le monde, et méprisait les hommes, dont toutes ses pieuses compagnes lui avaient dit des horreurs.

Monsieur de Pradel, un des amis de madame d'Anceni, était oncle et tuteur du jeune comte d'Harlem, qui avait perdu ses père et mère ; ce jeune homme, ayant été privé dès son enfance des caresses maternelles, s'était livré avec passion à tous les exercices du corps ; il ne trouvait de plaisir qu'à dresser les chevaux les plus fougueux, qu'à réduire un cerf, courir un sanglier, bravant toute l'année le chaud, le froid, la

fatigue, et ne voyant jusqu'alors dans les femmes qu'un délassement sans conséquence, qui ne lui plaisait encore, qu'autant qu'il ne l'assujettissait à aucuns soins. Ce furent ces deux êtres, également éloignés du mariage et de l'amour, que monsieur de Pradel et madame d'Anceni, destinèrent l'un à l'autre, sans leur aveu et contre leur désir.

Après une longue résistance, tous deux obéirent à la menace, à la crainte d'être déshérités; et le lit nuptial reçut dès le premier jour, les larmes de la contrainte et du regret. Comme l'abus de l'autorité finissait là, les deux époux vécurent sans scandale, mais sans aucune amitié : madame d'Harlem retourna dans les églises, son mari dans les bois, et cependant dans le cours de la première année, un quart d'heure de

rapprochement, produisit un joli petit garçon, qui n'était pas désiré, et qui fut aimé faiblement.

J'ai déjà peint le physique peu séduisant de madame d'Harlem : son mari était beaucoup mieux qu'elle, sans être pourtant parfaitement bien. Une taille assez élevée, une figure très mâle et spirituelle, des dents magnifiques et qui se voyaient toujours, l'air de la santé, de la force, tels étaient ses avantages, que balançaient une tournure un peu provinçiale, et surtout une timidité sans bornes.

L'éloignement de la société était devenu naturel dans monsieur d'Harlem ; mais ce qui l'avait singulièrement accru, c'était la conduite dure et dédaigneuse de sa femme, qui le désapréciait en toute occasion, provoquait ses petites gaucheries, en

les prévoyant toujours, et qui, quoi qu'elle fut très-exigeante, ne lui faisait pas l'honneur d'être jalouse, et de supposer qu'il put plaire à aucune femme, ayant la liberté de ne le pas choisir.

Madame d'Harlem, que notre intimité me permit bientôt de nommer, Cécile, ainsi qu'on la nommait au couvent, se montrait aussi bonne, aussi prévenante pour moi, qu'altière et maussade envers son mari; je ne sais quel ascendant j'avais pris sur elle, sans le chercher, mais elle me craignait sensiblement, et l'entendant un jour frapper son pauvre fils, avec la dernière violence, je distinguai ces mots cruels :

« Si tu le dis à mademoiselle de Lomedy, je t'en donnerai le double »

Des façons si grossières, m'indignaient justement, mais l'intérêt du

malheureux enfant, me fit dissimuler et attendre l'occasion de m'entretenir seule avec le comte, dont je ne pouvais concevoir l'inaltérable patience.

Il arrivait très-fréquemment qu'au retour de la campagne, ou de la chasse, il ne trouvait que des œufs, ou du poisson chez lui ; Cécile lui faisait observer les jours maigres et les fêtes, disposait seule de ses gens, qui allaient en murmurant à l'église, enfin tout ce que peut imaginer la tyrannie domestique ; elle l'exerçait avec une recherche qui m'inspirait souvent l'horreur de sa maison et le désir de la quitter ; il me semblait que le comte, sans manquer aux meilleurs procédés, eut pu montrer un peu moins de faiblesse dans son intérieur, et je lui en parlai.

—Mon aimable amie, me dit-il, il

m'est doux de penser que vous avez fait quelqu'attention à l'existence désagréable que j'ai chez moi ; avec toute autre femme que la mienne, je tenterais de la changer, mais ayant eu pour madame d'Harlem la plus invincible répugnance dès les premiers jours de mon mariage, je ne puis trop bien juger moi-même de ce que je dois, en galant homme, pour son bonheur. Ce n'est pas sans beaucoup de peine que j'ai obtenu que notre appartement fut au moins séparé la nuit, si j'osais encore la contrarier sur d'autres points, ses plaintes et sa fureur, deviendraient un scandale public ; nos parens en seraient informés, et vous savez assez combien il me serait pénible, que l'attention se fixât sur moi ; pour Théodore je sais qu'il n'est point heureux, et quoiqu'il m'en coûte de m'en séparer,

j'userai de mon autorité pour le mettre en pension au premier jour.

La suite de cet entretien me fit voir dans monsieur d'Harlem, la façon de penser la plus noble et la plus délicate, un excès de sensibilité qui devait le rendre victime de tous ses sentimens, une candeur, une bonne foi, qu'il ne trouverait que rarement hors de lui-même, et qui semblaient rendre son malheur inévitable. Enfin je prévoyais tout, hors de devenir moi-même l'objet de son amour. Ma santé s'était rétablie, l'embonpoint et la fraîcheur renaissaient avec elle; Cécile, loin d'en paraître jalouse, semblait prendre un intérêt particulier à mes succès; elle recevait la meilleure compagnie de Marseille, et la jolie parisienne, qui y était venue chercher la vie, recevait les hommages, les bouquets et les petits vers, de

tout ce qu'il y avait d'aimable et d'élégant. Une existence si douce, sans altérer mon extrême attachement pour Fabrice, m'aidait a supporter notre séparation ; ce qui nourrit surtout dans une jeune personne la constance de ses sentimens, c'est l'espèce de devoir ou d'intérêt, qu'elle croit attaché à sa fidélité ; j'éprouvais tout le contraire, et réduisant à la pure amitié, mon extrême affection pour Fabrice, je pensais prouver la force de ma raison et m'en rendre plus estimable aux yeux de son père, auquel j'en avais fait serment.

Cherchant donc, de bonne foi à me distraire, la coquetterie m'en offrait les moyens, et Cécile, dont l'austère piété, n'excluait pas les prétentions, passait, ainsi que moi, une partie du jour à sa toilette, corrigeant, ou faisant valoir l'une et l'au-

tre les agrémens que nous devions à la nature.

Ce soin, et la dissipation dans laquelle je vivais, ne me permirent pas d'appercevoir pendant quelque tems l'extrême mélancolie de monsieur d'Harlem : je ne le voyais guère que pendant les repas, ou les heures de la promenade ; et je ne connus que par la suite tout ce qu'il avait dû souffrir de mon excessive légèreté.

Pour Cécile, elle remarqua la tristesse de son mari : et quoiqu'elle n'eut aucunement sujet de s'en plaindre, elle n'hésita point à me dire que c'était un homme rempli d'humeur et qui la rendait fort malheureuse, quoique je ne le crusse pas, et que je parusse souvent être de son parti.

Un jour même qu'avec ses attentions ordinaires, elle était venue m'apporter une tasse de lait d'ânesse, que

je devais prendre de grand matin, elle s'assit sur mon lit, se mit à pleurer, et me contraignit à l'interroger enfin, sur ce qu'elle appelait ses chagrins secrets.

Malgré l'intelligence qui paraissait entre madame d'Harlem et moi, je n'avais aucune confiance en elle, je lui connaissais en général une ame si sèche, si avare d'émotions sensibles, que je n'éprouvais jamais près d'elle le besoin d'épancher mon cœur; ce n'était pas qu'elle n'eut pour moi toutes les démonstrations de la plus vive tendresse, mais je n'osais m'y fier; j'étais entraînée à la reconnaissance et m'en voulais à moi même de n'éprouver qu'une bien faible amitié.

Enfin ses larmes (les premières que je lui eusse vu verser) me touchèrent véritablement, et j'eus l'air de désirer cette confidence, qu'elle me destinait

probablement ; je n'ai point oublié cet entretien bizarre, où je devais encore retrouver toutes les inconséquences d'une dévotion mal entendue.

—Eugénie, me dit madame d'Harlem, vous savez que je me suis mariée à regret.... Je menais au couvent une vie si innocente, si pure, si analogue à mes goûts.... L'obéissance m'a contrainte à changer d'état.

— Hé bien ! ma chère Cécile, votre mari vous aime, vous laisse maîtresse de tout, et ses bons procédés, depuis plusieurs années, n'ont-ils pu diminuer votre éloignement. — Mon éloignement !... Mais vraiment ma chère je n'en ai plus d'éloignement.... Les mêmes choses qui seraient si criminelles dans un autre cas que le mien... deviennent permises quand le ciel les bénit... Quand la vertu l'exige...

Mais Eugénie me dit-elle, en baissant les yeux et essayant de rougir, est-ce que vous ne me comprenez pas.... Quand je vous dis que ce comte d'Harlem est un homme haïssable, un homme... qui mériterait que je fisse casser notre mariage....

Il me vint bien quelqu'idées de ce que Cécile reprochait à son mari; mais voulant m'amuser un peu de cette pruderie exagérée, j'eus la malice de redoubler d'attention en la suppliant de s'expliquer sans détour.

Elle fut donc obligée de me conter naïvement que le comte après avoir fait une chûte à la chasse, était venu lui dire qu'il s'était blessé..... mais blessé de manière qu'ils ne pouvaient plus vivre comme deux époux; et certainement elle ne s'en souciait guères... ; encore cela n'était-il pas dans l'ordre ; et ses pleurs recom-

mencèrent. Ma qualité de demoiselle ayant exigé que je témoignasse de mon côté un honnête embarras, je consolai avec discrétion ma pauvre amie.

---

## CHAPITRE VII.

Je ne savais que faire du secret de ma pauvre Cécile, n'osant réellement pas le trahir avec son mari, comme elle le désirait peut-être, et soupçonnant pourtant beaucoup que le comte n'était pas maléficié comme il le faisait croire à son épouse.

La bonne mine du comte, certain air de force et de santé, me faisaient plutôt penser qu'il avait inventé ce prétexte pour ne pas remplir ses devoirs de mari... auxquels, malgré la meilleure envie possible, on se serait pourtant soumis de mauvaise grace, et très véritablement pour l'amour de Dieu.

La grande timidité de monsieur d'Harlem redoublait ma réserve avec

lui, mais jalouse pourtant de rétablir la paix de son ménage, je me promis de ramener l'époux de Cécile et de chercher pour remplir ce but, l'occasion de lui parler sans témoin.

Le hasard me l'offrit bien plutôt que je ne l'avais imaginé.

Nous avions conservé depuis ma maladie, l'habitude de monter à cheval tous les matins, monsieur d'Harlem, Cécile et moi.

Le comte était mon maître d'équitation, et il avait pris tant de soin de son écolière, qu'à cela près d'un peu de poltronnerie qui me restait encore, je m'y tenais bien, et avec le petit avantage d'une taille svelte et élancée. Cécile fort petite et mal proportionnée avait assez mauvaise grace, sur un cheval très-haut, qu'elle conduisait avec plus de force que d'adresse.

Je ne sais comment monsieur d'Harlem, toujours si obligeant envers sa femme, s'oublia dans un moment d'impatience, qu'il ne put réprimer ; bref, il osa lui faire le léger reproche de monter moins bien que moi, qui n'avais que deux mois de leçon. Cécile qui était déjà fort mal disposée, descendit à l'instant de cheval, quoique nous fussions à une demi-lieue de la ville ; elle jura qu'elle n'y remonterait jamais, et fit au pauvre comte une scène dont il ne pouvait avoir autant de chagrin que moi-même.

Je mis aussi pied à terre, et fit mille efforts pour appaiser madame d'Harlem qui, m'embrassant avec tendresse, me jura qu'elle ne m'en voulait pas du tout.

Elle me dit même, qu'elle était de l'avis de son mari, et avait admiré mille fois combien cet exercice m'é-

tait favorable, mais que ce n'était pas une raison pour qu'il fit des comparaisons impertinentes avec l'intention positive de la désobliger... Enfin nous rentrâmes bien tristement, et n'ayant jamais pu la faire changer d'avis, je dis adieu le soir à mon joli petit cheval, que j'aimais passionnément, mais dont je ne croyais plus me servir.

Le lendemain à l'heure accoutumée le domestique vint m'avertir.

—Eugénie, me dit Cécile, ne recommençons pas, je vous conjure, les mêmes débats qu'hier; rien au monde ne me déterminerait à monter à cheval, et si vous vous obstinez à ne pas y monter non plus, vous me réduiriez au désespoir; l'entier rétablissement de votre santé en dépend. Aurais-je encore ce reproche à faire à monsieur d'Harlem, et voulez vous qu'il

qu'il me devienne tout-à-fait impossible de le supporter.

Je me rendis dans la crainte de l'aigrir davantage, et suivie d'assez loin par le domestique qui nous accompagnait toujours, je me trouvai à peu près seule, avec le comte, dans lequel je croyais également appercevoir la joie et l'embarras.

Pourtant, ces promenades qui avaient lieu tous les jours très-régulièrement, établirent la confiance entre nous et m'aidèrent à le connaître davantage. Il y gagna, je lui trouvai un esprit naturel, que je ne lui supposais pas ; sa gaîté était naïve, douce et franche, quand la timidité ne la contraignait pas.

Né honnête, élevé sous les yeux d'un parent sévère, il était aisé de voir que ses mœurs étaient irréprochables, qu'il n'avait pas la moindre

idée des principes erronnés ou frivoles, que les jeunes gens de son âge professaient; enfin je découvris qu'il aimait..., avec une force et une énergie dont son caractère ne m'avait pas paru susceptible ; mais, à la douleur profonde qui accompagna cet aveu, je crus d'abord que la mort lui avait enlevé l'objet de son affection : il connut ma pensée, et ne me désabusa pas.

Cette sensibilité si vive m'expliqua une partie de cette grande modération qu'il avait dans son intérieur, et dans laquelle je trouvais une sorte de faiblesse; il me dit que, profondément occupé des pensées les plus chères, il remarquait à peine toutes ses tracasseries ; qu'il vivait au-dedans de lui-même, pour une idole, à laquelle il n'avait pas au moins la

douleur d'être infidèle, et que c'était le seul point essentiel à sa tranquilité.

Je hasardai de lui demander s'il croirait mériter le reproche d'*infidélité* en accordant quelques preuves de tendresse à une épouse, qui les désirait sans doute.

— Oui, me dit-il vivement; je sais que toutes mes opinions en amour, seraient trouvées fort ridicules, si j'osais les soutenir; mais, ne pouvant être à celle que j'aime, je me haïrais d'éprouver un instant de bonheur, dont elle ne fut pas l'objet.

— Cher comte, lui dis-je, la pauvre Cécile a le droit de se plaindre de vous, car elle doit soupçonner cet intérêt qui vous éloigne d'elle...

— Non, me dit monsieur d'Harlem; car je ne connaissais pas la

femme que j'adore aujourd'hui, quand l'humeur de la comtesse et mille autres motifs, dont je n'oserais me permettre le détail avec vous, m'avaient fait renoncer à toute intimité avec elle; l'amour est venu affermir cette résolution, et je pense que depuis très-long-tems, elle a pris son parti.

— Vous pourriez vous tromper, mon ami, votre femme vous aime.

— En quoi, Eugénie, trouvez-vous qu'elle me le prouve?

— Elle est blessée de vos froideurs!

— Eugénie, me dit le comte, vous connaissez ma femme aussi bien que moi, c'est une ame qui lui manque; et, quand je le voudrais moi-même, je ne puis entreprendre des *miracles*, pour la créer.

— Je ne pus m'empêcher de sourire, et craignant que cette conver-

sation ne nous menât trop loin, je pressai mon cheval ; il nous ramena promptement auprès de Cécile, qui nous attendait et nous reçut assez bien.

## CHAPITRE VIII.

Insensiblement nos promenades avec le comte se prolongeaient beaucoup ; il connaissait le pays, et leur donnait pour but des endroits charmans, où l'épaisseur des bois nous garantissait de la chaleur du jour.

Monsieur d'Harlem, par sa tournure d'esprit exalté et romanesque, me rappellait les jours heureux que j'avais dus à l'amour ; j'éprouvais dans mon ame le vide affreux que laisse ce sentiment actif, et dont elle avait déjà connu toute la puissance.

Je suivais Cécile dans les assemblées brillantes, où elle se plaisait et où elle prétendait aller à cause de moi ; mais j'y portais l'ennui, la préoccupation ; et parmi les hommages

qui m'y étaient adressés, je n'en distinguais aucun, à la grande surprise de madame d'Harlem, qui voulait me marier, quoiqu'elle ne trouvât jamais personne qui fut digne de moi.

De toutes les légèretés de ma jeunesse, la plus remarquable, sans doute, était le peu d'inquiétude que me donnait l'avenir.

Madame de Choisi devenue vieille et infirme, avait adopté une jeune personne qui, en la consolant de mon absence, ne permettait pas de présumer qu'elle s'occupât beaucoup de mon sort, mon père était à demi ruiné, et conservait des goûts si dangereux et si chers, que je n'en devais plus rien attendre.

Ma généreuse amie, madame de Luzi, avait un époux, un fils, et n'é-

tait pas maîtresse de me rendre de services essentiels.

Tout cela devait me conduire à des réflexions fâcheuses, qui étaient pourtant fort loin de mon esprit; toujours entourée d'amis riches et qui se trouvaient heureux de me faire partager leur aisance, le présent était tout pour moi, et la seule chose qui manquât véritablement à ma félicité, c'était d'aimer et d'être aimée.

Le comte d'Harlem, dont les complaisances étaient toujours infinies, eut encore égard au ridicule caprice qui me passa par la tête.

Malgré la douceur, l'âge et la bonne éducation de mon joli petit cheval, je m'étais fort peu aguerrie avec lui, je criais à la plus petite vivacité qu'il se permettait, mon écuyer m'en grondait bien doucement, et me persuada d'essayer quelques pas au galop, pen-

dant qu'à pied, et tout près de moi, il tiendrait la bride de mon cheval.

Cela me parut charmant, et aux mêmes conditions, je recommençais tous les jours en faisant un peu plus de chemin; enfin, le cinquième jour, emportée par mon étourderie, qui ne me faisait nullement calculer la violence de cet exercice pour le comte, qui suivait mon cheval à pied, je fis près d'une lieue de cette manière.

Mon malheureux ami abandonne tout à coup la bride, il a pourtant encore la présence d'esprit et la force d'arrêter l'animal, que j'avais fort animé; mais il tombe lui-même par terre, vomit le sang à gros bouillons, pâlit à vue d'œil, et s'évanouit à peu de distance heureusement d'un hameau, où le domestique, qui nous suivait, courut chercher des secours.

Cet instant m'éclaira sur mon inconséquence. Glacée de terreur par la vue du sang, par l'impossibilité où était le comte de prononcer une parole, je jetai des cris affreux ; et, croyant réellement qu'il allait expirer, je l'entourais de mes bras, le ranimais de mon haleine... ; aux dépens de ma vie, j'aurais voulu rappeler la sienne.

— Mon ami, mon ami, je vous ai tué ! m'écriai-je avec désespoir.

Le comte rouvrit les yeux, m'entendit, et me répondit en ranimant ses forces, — Ne me plaignez pas Eugénie, si je meurs... ce sera pour vous.

Quelque fut la vive impression que me fit ce mot, involontairement échappé au comte, ce n'était pas le moment de m'en occuper ; nous le ramenâmes avec beaucoup de peine,

car il s'était rompu un vaisseau dans la poitrine, et fut forcé de garder le lit pendant plusieurs jours.

Monsieur d'Harlem avait trop d'impatience de se trouver avec moi, pour s'occuper long-tems de son état, et moi-même je croyais devoir lui parler avec assez de force et d'amitié pour le rendre à ses devoirs et à sa femme, que j'étais vraiment résolue de ne jamais trahir.

Le premier pas était fait, et quelque fût l'extrême timidité du comte, ne remarquant en moi aucune apparence de colère, il osa me dire qu'il m'adorait quoique ce fut sans aucun espoir de retour.

Cette déclaration fut faite dans un moment si favorable, accompagnée de tant de respect et de modestie que, malgré toute la sévérité que je m'étais promise, je la reçus avec dou-

ceur, exprimant mieux sans doute par mes paroles, que par ma physionomie, le refus que je voulais faire de ses sentimens.

Mais par une suite de cette sincérité qui se montrait toujours dans mes premiers momens, je le suppliai de combattre un amour qui ne pouvait que le rendre infiniment malheureux ; je lui fis sentir l'indispensable nécessité de nous séparer bientôt, madame de Luzi s'étonnant de ma longue absence, et me rappelant près d'elle. Enfin je lui représentai avec chaleur combien je deviendrais méprisable à ses yeux même, si, trahissant une épouse déjà malheureuse de son indifférence, j'allais encore usurper ses droits.

Cette épouse était mon amie, me comblait de soins, et serait morte de douleur, à ce que je croyais, si

elle eût jamais connu l'ingratitude du seul être qu'elle parut aimer.

Tant que nous raisonnâmes l'un et l'autre, l'une pour la raison et l'autre en faveur de l'amour, nous conservâmes nos forces avec assez d'égalité; mais le comte employa le langage des larmes, m'émut de sa propre sensibilité, et quoique je sentisse bien que je n'avais peut-être pas pour lui une véritable passion, mes désirs, d'accord avec les siens, me conduisirent à tant de preuves d'abandon et de faiblesse, que le comte dut s'attendre à triompher un jour du seul obstacle que je lui opposais encore, en songeant à la pauvre Cécile.

Il était si heureux des plus faibles marques de ma tendresse, sa reconnaissance était si vive, si sincère, qu'il m'attachait chaque jour davan-

tage ; pourtant ma résistance était la même.

Madame d'Harlem fut long-tems encore sans la moindre méfiance, et le témoignage de ses propres yeux était le seul qui put l'éclairer.

Elle trouva un billet plein de passion que le comte m'avait écrit le matin ; ce nom d'Eugénie, répété avec mille épithètes passionnés, ne put lui laisser aucun doute sur notre intelligence, et dut même lui faire croire qu'elle était entièrement trahie ; je m'apperçus bientôt de la perte de ce billet et le cherchai avec inquiétude.

Ce fut inutilement ; mais trouvant dans Cécile plus de confiance et d'amitié que jamais, je cessai de m'en occuper et me persuadai que je l'avais brûlé par distraction.

Le comte ne partageait pas ma

sécurité, soit qu'il connut sa femme mieux que moi, soit qu'il en jugeât sur d'autres indices, il m'assurait qu'elle avait des soupçons et que l'orage finirait par éclater.

Enfin, un dimanche qu'elle assistait à tous les offices, M. d'Harlem trouva dans la poche d'une robe que sa femme venait de quitter, le petit billet déchiré en mille morceaux; il y trouva également deux brouillons de lettres qu'il reconnut pour être adressés, l'un à madame de Luzi et l'autre à ma mère.

La jalousie de l'amour-propre, qui se sert du prétexte de l'amour, est sûrement la plus furieuse de toutes, comme la plus implacable dans ses vengeances.

Madame d'Harlem le prouvait dans ses deux lettres, où elle avait distillé le fiel, la fausseté et la haine, avec

autant d'adresse que d'acharnement; elle se peignait comme une femme sacrifiée, qui après des années d'union et de bonheur avec son mari, avait attiré chez elle un serpent dont la blessure était sans remède ; on pense bien que j'étais le serpent, et peinte des couleurs les plus noires, donnant même pour certain les conjectures qui la trompaient elle-même; elle prétendait que dès la première semaine de mon séjour à Marseille, j'avais vécu avec son mari.

Elle priait enfin mon amie et ma mère de me rappeler au plutôt, voulant éviter dans sa maison le scandale d'une explication inutile, et qui, d'après la tendresse qu'elle avait eue si long-tems pour moi, la ferait mourir de douleur.

Pour la première fois de sa vie, elle faisait de grands éloges de son mari, voulant

voulant prouver sans doute combien j'avais employé d'artifice pour le séduire et le détourner de ses devoirs.

Le comte était bon et sensible jusqu'à la faiblesse, mais comme l'injure m'était personnelle, il eut d'abord l'idée de traiter sa femme avec toute la violence qu'elle lui semblait mériter; mais d'autres considérations plus essentielles le retinrent et l'empêchèrent même de me communiquer le même jour ce qu'il avait découvert.

Cécile rentra de l'église et se plaignit comme à l'ordinaire de ses obligations qui l'éloignaient pour si long-tems de moi.

Je la trouvai plus tendre que jamais, et touchée de sa confiance, je me promettais intérieurement et de nouveau de ne point céder au comte et de le faire consentir enfin à notre séparation.

## CHAPITRE IX.

Que la nuit et la matinée parurent longues à mon pauvre ami, qui avait à m'apprendre des choses si importantes et à me faire des offres plus importantes encore.

Pourtant l heure de la promenade était la seule où nous nous vissions en liberté, et madame d'Harlem dissimulait parfaitement bien, s'il était vrai que cette liberté de nous voir lui fît quelque peine.

La vérité, c'est que, sachant que ma mère ne m'aimait point et qu'elle était dévote, elle attendait de jour en jour que je reçusse la lettre foudroyante, qui toutefois n'arrivait point, mais par le plus grand hasard du monde.

Le comte, qui me paraissait fort préoccupé, fit attacher nos chevaux dans un joli petit bois, où il m'engagea à descendre ; il éloigna le domestique, et comme il s'apperçut que ces dispositions m'inspiraient de l'inquiétude, il s'empressa de la dissiper.

— Chère Eugénie, me dit cet amant délicat, ce n'est pas de l'occasion sans doute que j'attends le bonheur de vous posséder ; si jamais vous me trouvez digne de vous appartenir, vous disposerez librement et sans surprise d'un être qui est tout à vous, mais je sais que je dois vous mériter et j'attends tout de ma persévérance.

Pour aujourd'hui, mon amie, j'ai besoin d'un entretien sérieux et je vous prie de m'écouter.

Il me raconta alors la découverte qu'il avait faite la veille, du billet et

des deux lettres, dont il avait retenu très-fidèlement l'odieux contenu, quoiqu'il les eut remises à leur place pour prévenir les soupçons et nous donner le tems de nous concerter.

Il est aisé d'imaginer l'impression que me fit cette nouvelle ; j'étais coupable, sans doute, d'avoir permis au comte de me parler de ses sentimens, mais Cécile ne m'avait jamais caché son peu d'amour pour lui, et le grand dépit d'avoir sans doute été trompée sur un autre article... pouvait seul la conduire à me perdre sans ménagement.. ; quoiqu'il en soit, me brouiller avec mon amie et ma mère, était un moyen fort mal-adroit de m'éloigner de son mari, bien incapable d'abandonner celle dont il aurait causé le malheur ; mais la vengeance est une arme qui blesse souvent celui

qui s'en sert, et que la fureur guide aveuglément.

Tout ce que pouvaient en ce moment me présenter mes idées agitées et confuses, c'était la nécessité de m'éloigner et de ne point attendre cet éclat par lequel madame d'Harlem espérait attaquer ma réputation.

J'en parlai au comte qui paraissait tranquille comme un homme auquel un grand danger a dicté une grande résolution.

— Ma tendre amie, me dit-il, cet événement, auquel j'ai bien réfléchi depuis hier, doit vous prouver de quel excès de fausseté ma femme est capable ; elle sait depuis huit jours que je vous aime, elle s'en trouve offensée, se venge sourdement, et n'a cessé depuis cette époque de vous combler de caresses et d'instances pour ne la point quitter : une

telle conduite doit à jamais écarter ce que vous appelez vos remords, avec une trop grande sévérité pour vous-même ; mais ne songeons plus à elle, mon Eugénie ; nous pouvons encore prévenir ses coups et jouir du plus parfait bonheur.

— Ah ! mon ami, nous voilà séparés, et pour toujours sans doute !

— Dites réunis, pour jamais réunis, Eugénie, pardonnez-moi si la circonstance me force à me prévaloir de votre malheureux sort ; mais si la fortune vous avait autant favorisée que la nature, je craindrais de vous engager à des sacrifices dont rien ne pourrait vous dédommager.

Mais heureusement pour moi, mon Eugénie, votre situation doit me faire pressentir que vous ne pouvez vivre dans une entière indépendance de votre famille.

La méchanceté de madame d'Harlem vous y a préparé de nouveaux désagrémens ; ma belle-sœur est sévère, elle est dupe du caractère de mon épouse, qui s'est montrée douce et sensible tant qu'elle a vécu près d'elle....

— Cher comte, à quoi sert de me montrer toute la rigueur de ma destinée? dépend-il de moi de m'y soustraire?

— Oui, oui, mon amie, daignez applaudir au plan que j'ai formé cette nuit ; ma vie, mon bonheur en dépendent : chère Eugénie, dit-il en se jetant à mes genoux, je n'ose m'expliquer, un refus me ferait mourir.

— Relevez vous, parlez, ah ! mon ami ! que puis-je donc faire pour vous ?

— Fuyons, mon Eugénie ; quittons la France ensemble, vivons l'un pour

l'autre dans un pays où nous serons inconnus et où la calomnie ne nous poursuivra pas.

Ne m'interrompez pas, Eugénie, écoutez-moi ; je suis homme d'honneur et connais assez votre délicatesse pour ne rien vouloir qui puisse blesser les intérêts de madame d'Harlem.

J'ai reçu d'elle une fortune à-peu-près égale à la mienne ; je la lui laisse dans des propriétés qui n'ont fait que s'améliorer depuis notre mariage ; j'ai un fils ; cinquante mille écus que je lui assure indépendamment de la fortune de sa mère, lui procureront une honnête aisance ; mais il me reste une très-belle terre en Dauphiné, dont un de mes parens désire depuis long-tems l'acquisition, il est riche ; en vingt-quatre heures je puis réaliser deux cent mille francs : Eugénie,

génie, ils sont à vous; je les placerai de manière qu'il ne puisse rester aucune trace du don que j'oserai vous en faire ; cette fortune n'est pas brillante, je le sais, mon Eugénie ; mais si vous daignez vous en contenter, nous prendrons en Angleterre l'état du commerce, qui y est honoré ; nous changerons de noms ; nous sacrifirons de vains préjugés au vrai bonheur; enfin nous serons heureux et nous nous aimerons jusqu'à la mort.

Le comte, transporté de cette idée, baisait mes mains, ma robe, mes cheveux; il ne voulait rien entendre ; et dans l'ivresse où je le voyais, je redoutais de le détromper, je n'osais lui répondre.

— Mon ami, lui dis je enfin, est-ce dans le trouble où nous sommes tous les deux que nous pouvons prendre

un parti si violent ; songez , cher comte , qu'il s'agit de nous expatrier , de sacrifier votre fortune , qu'assurément je n'accepterais pas ?

— Ma patrie , mon bien , c'est mon Eugénie , ce n'est que d'elle seule que peut venir mon bonheur ou mon désespoir.

Je devrais dire que l'idée du crime que j'aurais commis en fuyant avec un homme marié, était ce qui m'éloignait le plus d'accepter le généreux sacrifice qui m'était offert, mais il me restera dans tout le cours de cet ouvrage des torts trop réels , et que l'indulgence seule peut couvrir , pour que je ne me montre pas au moins sous le rapport intéressant de la sincérité.

J'avoue donc que j'étais désagréablement frappée par l'idée puissante et légitime du déshonneur que j'en-

courais en me laissant enlever ; par celle de ne jamais revoir ma bonne grand'mère, que je chérissais, et mon excellente amie, madame de Luzi, et plus que tout cela, le bon et sensible Fabrice, pour lequel je m'étais dit que je n'avais plus d'amour, mais qui m'était bien cher encore.

Voilà ce qui repoussait victorieusement dans mon cœur la tendre folie à laquelle le comte voulait m'entraîner. Tous ces êtres, qu'il me fallait affliger et quitter sans retour, se présentaient comme des fantômes à mon imagination, je croyais entendre leurs adieux déchirans, repousser leurs bras dans lesquels ils tentaient de me ramener, et mettre entre nous, non-seulement l'intervalle des mers, mais la terrible barrière de l'opinion qui, après un tel éclat, ne leur per-

mettrait plus d'oser ni m'aimer ni me revoir. Le croirait-on ? mon père et ma mère, qui depuis si longtems m'accablaient de leur indifférence, avaient part à mes regrets ; leurs malédictions s'attachaient à ma destinée, et je n'ai rien imaginé de ma vie de plus redoutable que la malédiction d'une mère.

Mais eussé-je été mille fois plus éloignée d'accepter l'offre de monsieur d'Harlem, l'état dans lequel il était ne me permettait pas un refus positif; ce n'était plus des raisons qu'il opposait aux miennes, c'était des larmes, des transports, dont mon ame était déchirée.

— Eugénie, me disait-il, je vois vos efforts pour me calmer, mais, hélas ! je vois surtout votre indifférence; si vous aviez la millième partie de mon amour, ce parti vous sem-

blerait le seul raisonnable, parce qu'il est le seul qui puisse nous réunir.

Pensez-vous qu'après votre départ je reste un seul jour ici? croyez vous que je veuille m'abaisser à fléchir un être qui aura peut être empoisonné le repos de votre vie, après avoir si long-tems tourmenté la mienne? non, non, je lui laisserai ses biens, je la fuirai.... , je vous fuirai aussi, Eugénie : la guerre m'offre une ressource, j'irai chercher les dangers, appeler la mort, si le désespoir me laisse assez de raison pour ne pas la prévenir.

— » Mon ami, mon tendre ami, » vous me faites frémir, vous dé- » chirez mon cœur, mais ne dois-je » pas prévenir le regret qui pourrait » naître un jour des sacrifices que » vous voulez me faire! Si dans quel-

» ques mois.... , dans un an , à cette
» même époque , votre volonté est
» la même.... »

— Elle le sera , Eugénie , j'en fais serment.

— Hé bien ! dis-je au comte , je fais alors aussi celui de vous suivre et de vous consacrer ma vie.

— » Eugénie , ma tendre épouse ,
» je me soumets à tes ordres , car je
» crois à ta promesse : ô mon ado-
» rable amie ! où trouver la force de
» te quitter après un engagement si
» doux ; demain , dès demain , Eu-
» génie , il faut nous séparer , et je
» ne serai encore qu'un étranger pour
» toi... , et pas un seul instant de
» bonheur ne se retracera à mon es-
» prit désolé ; tu ne connais pas ,
» Eugénie , tu ne sais pas quelle
» force , quel courage tu pourrais me

» donner. Elève moi jusqu'à toi, mon
» amie, mon Eugénie....

Fermez ce livre Lecteur sévère, que la sensibilité n'a jamais conduit à la faiblesse ; mais mettez-vous à ma place, femmes délicates et tendres, plus touchées du bonheur que vous pouvez donner que de celui que vous pourriez goûter vous-mêmes, et voyez ce généreux ami au comble d'une félicité qu'il demandait sans se flatter de l'obtenir ; voyez-le dans mes bras..., à mes pieds, passant des transports de l'amour à ceux de la reconnaissance, dans un délire, dans une ivresse, dont rien jusque-là ne m'avait donné l'idée....

Cher et malheureux ami, je partageai ton bonheur ! mais j'étais indigne du sentiment profond dont ton ame était remplie ; je cédais à tes larmes, à tes désirs, à l'émotion que

me causait tant de dévouement et d'amour ; dans ce moment je croyais en avoir moi-même.

Hélas ! je me trompais... , et cet instant a causé le malheur de toute la vie de l'être le plus digne d'être parfaitement aimé ; ce regret n'est pas sans doute de ceux que le tems efface , et je ne me suis jamais pardonnée la douleur du comte , qui pèse encore sur mon cœur et lui survit à lui-même...

J'en reviens à ce qui se passa alors. Le comte me tint parole.. ; la fermeté , la raison succédèrent aux violentes agitations qu'il venait d'éprouver.

Cet instant de possession était pour lui le garant sacré de ma promesse ; ce délai d'un an était cruel , mais enfin son malheur avait un terme , sa vie avait un but , et qui sait s'il

ne se flattait pas intérieurement que quelques circonstances ne me forceraient pas de devancer ce moment ?

— Tendre amie, me dit-il, l'orage peut éclater d'un instant à l'autre, il ne faut pas l'attendre, annoncez votre départ pour demain, j'aurai disposé de tout ce qui peut vous être nécessaire, et si madame d'Harlem se prépare à quelque scène, soyez sûre que je saurai la contenir.

Je le suppliai d'agir avec la plus grande modération, de ne pas oublier que j'étais coupable.

— Vous êtes ma seule épouse, me dit le comte avec véhémence, le serment que je viens de faire est le premier que l'autorité ne m'ait pas arraché....

Nous rejoignîmes la maison... , cette promenade devait être la der-

nière; la réflexion que nous en fîmes en même-tems nous arracha des larmes bien sincères ; le comte en fut vivement ému, me pressa de nouveau dans ses bras, et surmonta sa douleur pour me rendre la force de dissimuler et de supporter la mienne.

---

## CHAPITRE X.

Madame d'Harlem avait invité du monde à dîner, il n'était pas possible d'annoncer en ce moment mon brusque départ, dont elle devait être fort étonnée; car, pour s'assurer de l'instant où je recevrais de Paris les lettres qu'elle attendait, elle avait donné ordre que le facteur ne les remit qu'à elle; et elle était donc bien sûre que je n'avais aucune nécessité de m'éloigner sitôt.

Victoire, jeune et jolie Marseilloise, que j'avais prise à mon service depuis peu, fit mes paquets très-secrètement, et ce fut le lendemain à déjeûner que j'annonçai mon départ, qui devait avoir lieu le même jour et quelques heures après; Cécile

resta pétrifiée et rougit jusqu'au blanc des yeux.

— C'est impossible, s'écria-t-elle avec la plus grande émotion; vous ne pouvez me quitter comme cela, s'il est vrai que vous n'ayez pas reçu ici quelques désagrémens que j'ignore, et que je veux absolument connaître.

— Ma chère Cécile, j'ai été jusqu'ici comblée de vos bontés, et tout ce que pourrait prouver une résolution si prompte, c'est que j'ai redouté que nous ressentissions d'avance trop d'amertumes et de regret.

J'avais le cœur très-ulcéré, contre madame d'Harlem; il m'en coûtait beaucoup de lui parler ainsi; mais n'ayant à feindre que quelques heures seulement, je m'y étais décidée avec assez de fermeté.

— Vous ne partirez point, me dit

Cécile, toute tremblante, par je ne sais quel sentiment, « vous ne savez » pas, ingrate, de quel projet je m'oc- » cupais pour vous ; il est question » d'un parti très-honorable et de cent » mille livres de rente ; je ne voulais » vous en parler qu'avec une plus » grande certitude du succès, mais » vous me forcez à rompre le silence » pour votre propre intérêt, puisque » ma vive amitié a si peu de pouvoir » sur vous.

— » Ma chère Cécile, rien ne » m'empêchera sans doute de revenir » dans ce pays-ci, et vous m'y mé- » nagerez les amis que vous m'y avez » faits, mais je me reproche d'avoir » abandonné si long-tems madame » de Luzi, à laquelle vous convien- » drez bien que je dois aussi beau- » coup.

— » Hé bien ! monsieur, dit Cé-

» cile avec une sorte de violence à
» son mari, vous vous taisez, vous
» laissez ainsi partir Eugénie? »

— Je la regrette autant que vous, dit le comte d'un ton fort naturel.

Victoire vint annoncer que les chevaux de poste entraient dans la cour; le pauvre comte pâlit, moi-même je ne pus retenir un torrent de larmes; et perdant en cet instant le souvenir de la noirceur que me préparait Cécile, je ne me rappelais que ses bons procédés et cette séparation que je regardais comme éternelle; je m'approchai donc pour l'embrasser et je ne sais où m'aurait peut être conduite cette belle effusion de cœur, si madame d'Harlem qui n'éprouvait que la rage la plus violente de me voir échappée à la scène qu'elle avait préparée, n'eut pris le parti d'avoir une attaque de nerfs.

Elle se roidit, tomba à la renverse, et s'appercevant que le comte la soutenait, elle le repoussa en lui criant, retire-toi malheureux. Je lui présentai des gouttes, elle les prit, et paraissant revenir à elle, elle me dit : « Eugénie, je ne vous demande » que huit jours ; vous m'avez mal » connue quand vous avez cru que je » n'avais pas besoin d'être préparée » à vous perdre. »

Je ne répondis rien..., alors elle se sauva dans sa chambre comme une femme désespérée et s'y enferma à double tour ; le pauvre comte surmontant sa douleur, me dit : mon Eugénie, profitez de cet instant, et partez. Je me précipitai dans ses bras et ne pus prononcer le mot d'adieu !

La pièce dans laquelle s'était réfugiée Cécile donnait sur le jardin ; elle ne me vit point monter dans

cette voiture qui m'entraîna aussi vîte que le vent.

Ce fut dans cette longue et triste journée que je réfléchis à mon aise sur le malheur bien réel d'inspirer des passions, le malheur aussi grand d'y répondre, et de ne rencontrer que des êtres qui, par diverses circonstances, ne pouvaient légitimer mes sentimens.

Ma petite Victoire, âgée de dix-neuf ans, était la meilleure enfant du monde, elle m'aimait à la folie, elle avait voulu me suivre, pourtant elle sanglottait aussi; cela me rappela que les Victoires ont aussi des malheurs, des passions, et que l'amour, comme la mort, frappe également sur tous les êtres animés.

Nous étions fort en sûreté dans l'excellente voiture que madame de Luzi m'avait prêtée et que je lui ramenais;

menais ; mais fort jeunes toutes deux et fort peu accoutumées à l'embarras des voyages, nous aurions été fort à plaindre sans toutes les prévoyances de mon excellent ami.

Chaque poste, chaque dînée ou couchée, était indiquée sur un petit livret déposé dans l'une des poches de la voiture ; je trouvai deux cents louis dans l'autre, car le comte m'avait dit de ne m'inquiéter de rien, et je l'avais fait *littéralement.*

Nous étions, Victoire et moi, dans un âge où les chagrins n'ont pas une grande influence sur l'appétit ; on nous servit un fort bon dîner ; avec l'intention de ne manger de rien, nous goûtâmes de tout ; et remontées dans cette voiture, dont les ressorts étaient si doux, les coussins si commodes, nous dormîmes jusqu'à ce que les postillons nous réveillèrent.

Ils étaient prévenus du lieu où nous voulions coucher ; et quand la nuit fut venue, ils nous conduisirent à la belle auberge du *Lion Couronné*, à St.-M...., à vingt-cinq lieues de Marseille.

---

## CHAPITRE XI.

Le comte avait eu ses raisons pour nous indiquer le premier jour une route de vingt-cinq lieues seulement; je ne savais pas ces raisons là, mais plus fatiguée de mon agitation intérieure que du voyage, je ne pris qu'un bouillon et me couchai en arrivant.

Victoire avait un cabinet attenant à ma chambre; elle dormait profondément pendant que je relisais pour la troisième fois un billet bien passionné que mon ami m'avait glissé en me conduisant à la voiture.

Tout à coup j'entends frapper à ma porte; j'appèle Victoire, qui se frotte les yeux, passe un jupon,

ouvre avant de savoir pourquoi et à qui.

— Madame, s'écrie-t-elle comme une petite folle, c'est lui ! c'est M. le comte ! et effectivement elle amène à mon lit le comte couvert de sueur et de poussière, le derrière tout écorché, enfin dans l'état d'un homme qui a fait vingt-cinq lieues à franc-étrier, en très-peu d'heures, et sans avoir ni bu ni mangé.

La joie, la surprise, les caresses du premier moment passées, le comte qui s'était pourvu des habillemens nécessaires, passe dans une autre pièce, panse ses blessures qui n'étaient pas très-graves, me laisse le tems de me relever et de faire dresser dans ma propre chambre un fort bon souper, ( circonstance qu'on ne peut oublier ni dans les romans ni dans les histoires véritables, sans s'écarter

beaucoup de la vraisemblance), les amoureux étant soumis comme le vulgaire aux ordres impératifs de leurs estomacs ; aussi le comte ne fut il pas insensible à cette attention; et je ne souffris pas qu'il satisfît ma curiosité sur le motif de son retour avant d'avoir fait honneur au souper.

Victoire avait beaucoup d'intelligence et beaucoup d'amitié pour le comte, qui l'avait placée près de moi; elle se persuada que son service n'était pas très-nécessaire, et prit des prétextes pour aller à la cuisine, bavarda et dit à la maîtresse, qui était vieille et qui avait l'air dévote, que c'était le mari de *madame*, qui était venu la rejoindre ! un marié de quelques mois, et bien honnête homme..., il allait de suite, qu'il ne fallait qu'une même chambre.

La vieille murmura entre ses dents,

le bourgeois voulut caresser Victoire, les garçons de la cuisine chantèrent ce beau refrain de la chanson de Malboroug,

Les uns avec leurs femmes,
Et les autres.... tout seuls.

Mais quand on vit que nous demandions des bougies et tout ce qui se trouvait de meilleur et de plus cher dans l'auberge, la vieille se dérida, dit qu'elle avait vu tout de suite que nous étions des gens bien *comme il faut*, et que, grâce à Dieu, depuis cinquante-trois ans qu'elle était aubergiste à St.-M...., il n'en était pas venu d'autres dans sa maison.

Victoire remonta et nous rendit compte de ce qu'elle venait de faire avec assez d'embarras; je fis semblant de la gronder un peu, elle ne

s'en effraya pas et me demanda la permission de s'aller coucher.

Lorsque nous fûmes seuls, j'interrogai le comte sur ce qui s'était passé chez lui depuis que je l'avais quitté.

Sa femme avait sonné avec violence peu de minutes après mon départ ; le comte était entré avec la femme-de-chambre, Cécile lui avait demandé :

— Hé bien ! monsieur, vous ne tenez point compagnie à votre Eugénie ?

— Eugénie est partie, madame !

— Partie sans me revoir ?

— Vous vous êtes enfermée.

— Vous m'expliquerez toute cette conduite, monsieur, car vous ne pensez pas que j'ignore la part que vous y avez ?

— » Je vous engage madame à re-

» prendre votre tranquillité, Eugénie
» est partie, elle ne devait pas rester
» toujours ici, et votre sensibilité à
» son départ s'exprime d'une manière
» si étrange, que c'est de vous, je
» pense, qu'on pourrait exiger des
» explications...

— Fort bien, monsieur, vous verrez que c'est de moi dont on aura raison de se plaindre ; j'espère au moins que vous m'épargnerez votre insupportable présence.

— J'espère, madame, que vous ne croyez pas me bannir de ma propre maison.

— Voilà un ton nouveau, dit madame d'Harlem, pâle et tremblante de colère, au moins puis-je solliciter la faveur de rester seule d'ici à demain ?

— Beaucoup plus si vous le désirez.

En

En même tems, chère Eugénie, je sortis de chez elle, et voyant que rien ne s'opposait à l'idée que j'avais déjà eue de vous rejoindre à la première couchée, je montai à cheval sans aucun air de mystère.

Mais à une lieue de la ville je fis garder mon cheval par des paysans qui me sont connus, et je pris la poste, pensant avec joie que vous n'aviez que peu d'avance sur moi. Je crois même que j'aurais été assez heureux pour vous rejoindre plutôt, si je n'avais pas eu pour guides des postillons à moitié ivres et qui, au poids de l'or même, ne voulaient pas marcher; l'avant dernier est tombé, s'est un peu blessé, et il m'a fallu verbaliser pendant une heure à la poste pour prouver qu'il n'était pas en état de se tenir sur son cheval.

— Cher comte vous êtes bien déraisonnable.

— Mon Eugénie , je suis bien heureux.

Le matin Victoire nous prépara à déjeûner ; mais une plus longue absence pouvait donner des soupçons à madame d'Harlem ; il fallait nous quitter ; et le comte qui était toujours parfaitement bon , ne voulait pas la livrer à tout le désordre de son imagination.

Nous ne nous quittâmes pas sans répéter notre premier serment , de nous rejoindre et de quitter la France ensemble si M. d'Harlem , qui avait beaucoup plus à perdre que moi , ( au moins sous de certains rapports ) persistait au bout de l'année révolue à suivre le plan qu'il m'avait proposé.

Je ne saurais dire jusqu'à quel

point j'y étais résolue moi-même ; j'avais un an pour y songer, et c'est surtout à dix-huit ans que la réflexion ne s'étend pas si loin.

Nous avions un honnête libraire qui devait recevoir mes lettres à Marseille.

Victoire vit avec plaisir qu'on avait aussi besoin d'elle ; à tout événement les lettres du comte m'arriveraient sous son couvert ; la pauvre fille était jeune, amoureuse et pas du tout intéressée, elle ne voulait absolument pas recevoir dix louis que le comte lui remit pour les ports de lettres ; je l'exigeai, et pendant le reste du voyage elle fut beaucoup plus gaie.

Pour moi, selon l'usage des voyageurs qui ont le cœur tendre et qui ne veulent pas trop se laisser abattre, en m'éloignant de ce que j'aimais, je tâchai de m'occuper de ce que

j'allais revoir ; ce n'était pas sans un grand mélange d'inquiétude au sujet de ces malheureuses lettres de madame d'Harlem.

Mais madame de Luzi m'aimait ; elle était modérée et prudente, avait un grand empire sur l'esprit de ma mère...

Enfin il fallait arriver, prendre courage et surtout espérer ; je le fis, et j'eus raison.

## CHAPITRE XII.

C'ÉTAIT à Verbois que j'allais rejoindre madame de Luzi, qui ne m'attendait pas. On était à dîner quand la voiture entra dans la cour.

Mon père qui était en ce moment chez mon amie, me reconnut le premier, et dit bah ! c'est ma fille !

— Eugénie ! s'écria vivement madame de Luzi, et renversant sa serviette et sa chaise, elle courut à ma rencontre.

Rassurée par cet accueil, je lui fis mille caresses, j'étais grasse, fraîche, je l'avais quittée mourante, et cette sensible amie me revoyait avec joie, quoique blessée du peu de confiance que j'avais eu en elle ; quoique très-affligée de mes fautes,

c'était peut-être encore l'être au monde dont j'étais le plus tendrement aimée.

On eut grand soin de ma petite Victoire, que de grands coquins de laquais regardaient sous le nez et faisaient rougir à tout moment.

On lui trouva un petit cabinet tout près de ma chambre, mais sans intention, car le bon et aimable Fabrice faisait avec son père un voyage en Italie, où je pense qu'il m'oubliait aussi, soit par obéissance ou parce que les Italiennes sont vives et aiment beaucoup les Français.

Qu'étaient devenues les perfides lettres de madame d'Harlem ?

Je voudrais le dire, mais je ne le sus jamais ; il n'est guère possible d'imaginer que ces deux lettres fussent perdues, mais madame de Luzi, qui n'aimait rien de ce qui se faisait

méchamment, lors même que le ressentiment était légitime, n'aurait peut-être pas pris beaucoup d'intérêt aux plaintes plus aigres que sensibles que madame d'Harlem lui avait adressées.

D'ailleurs, j'étais revenue de mon plein gré, que m'aurait-elle dit d'utile ? Nous n'étions plus sur le pied d'une confiance sans bornes.

Madame de Luzi, délicate et même susceptible, ne sollicitait pas les secrets qu'on voulait lui cacher, cette explication qui ne pouvait rien produire de bon, l'aurait entraînée peut-être à parler de Fabrice, et elle avait juré de se taire ; voilà quelles furent mes conjectures, car le tems n'a point éclairci mes doutes à cet égard.

Pour la lettre adressée à ma mère, je regarde comme certain qu'elle fut égarée à la poste, car elle aurait pro-

duit tout son effet, à propos, utilement ou non. Je remerciai donc mon bon génie, comme disent les profânes, ou mon bon ange, comme disent les dévots, et comme il n'y avait aucune preuve contre moi, je me tranquillisai sur ce que ferait à l'avenir madame d'Harlem, qui n'avait pas eu le plaisir de me renvoyer de chez elle, de faire un éclat et de me brouiller avec ma meilleure amie.

## CHAPITRE XIII.

Je me retrouvais à Verbois dans une situation tout-à-fait différente de celle où je m'étais vue à mon premier séjour.

Doucement occupée du comte, son absence n'était accompagnée d'aucune des angoisses attachées à mes premiers sentimens, j'étais sûre de le revoir dès qu'il me plairait de le rappeler ; mon avenir que j'avais cru jusqu'alors dépendant des circonstances, était entre mes mains, si je voulais accepter des offres, très répréhensibles à la vérité, mais que je justifiais jusqu'à un certain point par la désunion du comte et de sa femme, qui n'en serait pas moins inévitable et certaine, so

que je consentisse ou que je refusasse de l'accompagner.

Je me promis d'écrire fort exactement à mon ami, et de juger par sa correspondance du désir qu'il avait d'exécuter ce projet ; en attendant je recommençai à passer des jours heureux et tranquilles auprès de madame de Luzi.

Presque tous les courriers, le comte m'écrivait ; chacune de ses lettres l'emportait sur l'autre par la chaleur des expressions, l'image d'un amour et d'un dévouement sans bornes ; jamais je n'avais dû me croire aimée avec autant de passion, et je n'ose presque avouer cette contradiction du cœur humain, ou peut-être seulement du cœur des femmes : cette grande ardeur du comte, cette entière certitude d'être adorée, me refroidissait pour lui ;

je m'en apperçevais quelquefois en lui répondant, je corrigeais mon style, j'empruntais à mon esprit et à mes souvenirs des mots plus tendres, mais je les arrangeais avec méthode ; et si le comte eut été moins prévenu et plus observateur, il eut pu s'appercevoir que ce n'était pas là le langage abandonné de l'amour.

Au surplus ce n'était sûrement pas dans le dessein de le tromper que j'exagérais mes sentimens en lui écrivant ; mais la moindre apparence de froideur l'eût réduit au désespoir, et son existence avec madame d'Harlem n'était déjà que trop malheureuse depuis mon départ.

Le comte n'avait pu prévenir une explication très orageuse ; Cecile, accoutumée à dominer, à se faire

craindre ou obéir, s'était doublement emportée contre les torts de son mari, et le sang-froid avec lequel il lui répondait ; elle l'avait menacé de cent sottises qu'elle ne faisait pas, mais qui le tenaient dans l'inquiétude ; enfin il comptait les jours, les heures de cette année que j'avais exigé avant notre réunion ; et, à l'insu de sa femme, il se disposait à réaliser de sa fortune tout ce que sa délicatesse lui permettait d'emporter.

Madame de Luzi, très-loin de me soupçonner de semblables projets, soit qu'elle sut ou non que j'aimais son beau-frère, paraissait désirer que je trouvasse un parti convenable et qui fixât ma destinée.

C'était un peu dans cette espérance qu'elle attirait beaucoup de monde à Verbois, persuadée que mon nom,

ma jolie figure, ma gaîté et quelques talens, me feraient enfin rencontrer un homme qui, comptant pour quelque chose ces avantages, n'exigerait pas de fortune en m'offrant sa main.

Madame de Luzi se trompait; dans ce tems-là, comme aujourd'hui, l'hymen calculait prudemment, et ne se présentait pas sans consulter Plutus. Des amans, j'en trouvais partout, des maris nulle part; et le plus grand secret ayant enseveli mes premières erreurs, ce n'était pourtant pas à l'atteinte portée à ma réputation qu'on pouvait attribuer cette difficulté de m'établir; mais je n'avais point de dot à prétendre, et rien ne pouvait couvrir ce défaut essentiel.

La société de mon amie, à Verbois, était composée de personnes très-aimables et très-respectables,

mais le hasard y avait pourtant introduit un espèce d'aventurier, fait, par ses grands talens et ses grands vices, pour se faufiler dans un cercle au-dessus de celui dans lequel il paraissait né.

Charles Nados se disait espagnol, mais on ignorait quel était, dans son pays, l'existence de ses père et mère, dont il ne parlait jamais ; du reste il faisait de la dépense, n'avait embrassé aucune profession ; et l'indépendance dans laquelle il vivait, faisait présumer qu'il avait au moins quelque fortune ; son physique était si frêle, qu'il paraissait à peine vingt ans, quoiqu'il en eut près de trente ; il était petit, mal fait, et laid, si un homme peut l'être avec une physionomie d'esprit et de feu, qui faisait deviner au pre-

mier coup-d'œil tout ce qu'il était réellement.

Charles Nados parlait, avec une égale perfection, l'anglais, l'espagnol, l'italien et l'allemand; il passait pour un excellent physicien parmi les personnes les plus capables d'apprécier cette science; il peignait à l'huile, à la gouache et au pastel; jouait du violon et de la clarinette avec un mérite supérieur, et sans aucune apparence de prétentions à rien; on ne découvrait ses talens qu'à la manière charmante dont il les rendait agréables ou utiles à la société.

Son ton et l'ensemble de ses manières n'annonçaient pourtant pas l'usage du grand monde, mais à la campagne surtout c'était un trésor qu'un homme qui fournissait à lui tout seul tant de moyens de dis-

tractions et de plaisirs. La présidente de Murcis, qui était à Verbois, avait une fille fort laide, mais à laquelle elle désirait donner une grande éducation ; Charles s'était offert de lui montrer la peinture, la musique, l'italien ; et comme il n'acceptait aucun honoraire, on était heureux de lui offrir la table, le logement et des présens qu'il n'acceptait qu'avec beaucoup de difficultés.

La présidente, qui le logeait chez elle à Paris, avait demandé la permission de l'amener à la campagne où il plaisait généralement.

Il n'y avait pas de jours où Charles ne fit des expériences très-amusantes, et qu'il expliquait avec la plus grande clarté ; toutes les dames du château demandèrent leurs portraits, le mien surtout fut fait et refait avec une

complaisance

complaisance infinie; enfin, Charles nous faisait danser tous les soirs, et il ne faut pas demander s'il était bien traité de tant de personnes qui lui devaient leurs plaisirs. Comme il paraissait répondre avec répugnance aux questions qu'on lui avait fait d'abord sur sa famille et son pays, on ne l'interrogeait plus; mais cet air de mystère donnait lieu à différentes conjectures qu'on cherchait à justifier par les propos qui lui échappaient quelquefois; enfin l'idée générale était qu'il avait été prêtre, puis marié, et forcé de quitter son pays pour fuir l'inquisition.

Personne n'avait d'intérêt à approfondir la vérité; mais Charles était un homme qu'on regardait tout-à-fait sans conséquence, et que, malgré l'amitié, tout le monde tenait à une certaine distance de soi.

Il est facile de deviner que je n'arrête si long tems ma pensée sur un tel personnage que parce qu'il eut, indirectement au moins, un grand pouvoir sur ma destinée ; c'est ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE XIV.

MADAME la présidente de Murcis venait de perdre sa mère, et d'acquérir un très-bel héritage en Bretagne, mais il fallait qu'elle s'y rendît, et diverses circonstances lui faisaient présumer qu'elle y ferait un assez long séjour.

On décida que mademoiselle Adélaïde, sa fille, passerait le tems de ce voyage au couvent.

De cette demoiselle Adélaïde, qui était de mon âge, et qui devait naturellement être mon amie, je n'en dis rien, parce qu'il n'y a réellement rien à en dire.

Elle était sotte, timide, sage sans savoir pourquoi, et peut-être tout simplement parce que personne ne

s'y opposait ; mais elle devenait fort riche par la mort de sa grand'mère ; elle allait passer quelques mois au couvent, où elle ne ferait rien du tout ; elle sortirait de là pour épouser aussi un président, et tout le roman de sa vie finirait là ; car il y a des gens dont la destinée est toute écrite, qui, entourés de parens sévères et de circonstances impérieuses, sont toujours conduits, comme par la main, d'un bout de la vie à l'autre, mais ces gens-là ne sont pas ceux qui sont nés avec une imagination ardente, des passions prononcées, et plus que tout, ceux ou celles qui sont obligés de lutter contre la mauvaise fortune ; car ce dernier article décide bien des choses, et mes parens qui me livraient, si jeune encore, à tous les dangers d'une grande indépendance m'auraient peut-être gardée

plus soigneusement sous leurs yeux, si l'essentiel n'avait pas été de se débarrasser de moi, et de ne faire aucuns frais pour mon éducation : malheur aux parens insoucians qui abandonnent leurs enfans à des soins étrangers ! A la vérité, ma mère m'avait dit, entre autres lieux communs, que si je voulais trouver un mari, il fallait être sage, mais je voyais des demoiselles pauvres et très sages qui ne se mariaient pas, comme des demoiselles très-coquettes et riches qui se mariaient ; et rien n'est plus dangereux que de raisonner entre la morale et l'expérience : ce qu'on ne m'avait pas dit, c'est que l'estime des autres, comme la sienne même, est très-essentielle au bonheur. Ce qu'on ne m'avait pas dit, c'est que les passions entraînent à mille désordres, dont les femmes

restent toujours les seules victimes. Ce qu'on ne m'avait pas dit, c'est qu'une femme sensible est bien à plaindre, lorsqu'elle devient mère, de n'oser donner sa vie pour exemple à ses enfans, et qu'elle ne perd que trop souvent le droit de les conduire quand ils viennent un jour à juger leurs parens, et à connaître quelquefois eux-mêmes qu'ils sont les fruits du crime ou de l'erreur.

Ah ! si l'on m'avait dit cela, j'aurais aimé et suivi la vertu qui ne manque pas d'appui véritable, mais à laquelle on donne habituellement des bases fausses ou frivoles, que l'amour a tôt ou tard le pouvoir de renverser.

Qu'on me pardonne cette digression que j'ai faite sans la prévoir, en suivant simplement la méthode

de me laisser conduire par ma pensée et par ma plume.

Madame de Murcis quittant la campagne, et Charles ne pouvant pas suivre Adélaïde au couvent, il devait croire indiscret de rester à Verbois, et il annonça son départ pour le même jour.

Mais il n'y eut qu'une voix pour le retenir ; madame de Luzi qui le voyait agréable à tout le monde, et qui n'avait personnellement qu'à s'en louer, s'expliqua avec sa grace ordinaire ; lui assigna, à la campagne comme à sa jolie maison de Paris, un petit logement de garçon, qui ne serait jamais occupé que par lui, et voulant vaincre des refus, qui au fond n'étaient pas bien sincères, elle lui dit que je voulais, aussi-bien qu'elle même, apprendre l'italien, qu'ainsi nous avions un intérêt per-

sonnel à le retenir. Il est aisé de convaincre les gens qui souhaitent de l'être, et Charles Nados fut, dès ce moment, comme attaché à la maison.

Quatre mois s'étaient déjà écoulés depuis mon retour à Verbois, le comte, loin de se refroidir par l'absence, me pressait dans chaque lettre de hâter le moment de notre réunion; et voyant que je manquais ou d'amour, ou de résolution, pour prendre ce grand parti, il remettait sans cesse sous mes yeux les inconvéniens réels de ma situation.

Il était probable qu'on marierait Fabrice à son retour d'Italie; ce fils unique, sans doute, ne quitterait pas la maison paternelle, et au milieu de ce nouveau ménage, qui s'étendrait plus ou moins, quel rôle jouerait une étrangère qui ne pouvait au fond

se

se dissimuler sa dépendance, malgré toutes les délicatesses de l'amitié ; c'était sans doute, et relativement à moi, le côté raisonnable de la proposition qui m'était faite, car si jamais mon amie se trouvait contrainte de m'éloigner d'elle, la maison de ma mère, qui ne m'eut reçue qu'avec la dernière répugnance, eut été un enfer pour moi.

J'étais donc presque entièrement décidée à rejoindre mon ami, dont la persévérance me touchait, et que je reconnaissais pour un des hommes les plus capables de rendre une femme heureuse, quand tout à coup je cessai de recevoir des lettres de Marseilles.

Deux courriers n'avaient rien apporté au nom de mademoiselle Victoire, qui était toujours bonne

fille, et très-empressée à me faire plaisir.

J'étais si sûre de la tendresse du comte que je n'imaginai rien autre chose qu'une maladie subite qui le mettait hors d'état d'écrire ; je sentis par cette première inquiétude que le comte m'était plus cher que je ne l'avais supposé, et l'esprit très-tourmenté, je donnai ordre à Victoire, qui avait des parens, et très-probablement un amoureux à Marseille, de savoir ce que faisait le comte, où il était ; recommandant pourtant qu'on fit ces démarches à son insu et avec beaucoup de discrétion.

La réponse, qui arriva sans délai, fut que le comte se portait à merveille, et qu'il courait la chasse presque tous les jours.

Je restai anéantie à cette nouvelle ; car si j'avais craint bien véritable-

ment de le savoir malade, une preuve si sensible de son refroidissement, auquel je n'avais donné aucun motif, me causa le plus sensible chagrin. Le cœur rempli d'agitation et d'amertume, j'écrivis la lettre la plus vive; je ne voulais qu'une réponse prompte et sincère, qui détruisit mon incertitude; la simple politesse l'exigeait de lui; enfin, agitée par tous les sentimens, je pris tous les tons, non-seulement dans cette lettre, mais dans vingt autres que le chagrin, l'impatience et le dépit me firent écrire; elles restèrent toutes sans réponse, et le silence que je gardai à mon tour ne produisit pas plus d'effet: que de conjectures et d'erreurs je fis à cet égard!

## CHAPITRE XV.

J'AURAIS défié la dévote la plus humoriste, la femme la plus laide et la plus fâchée de l'être, la prude la plus attachée à sa réputation, de dire et penser plus de mal que je n'en pensais des hommes à cet époque où le comte me paraissait si perfide et si criminel.

Si un caractère passionné et tendre, comme je le lui avais connu, pouvait tout-à-coup devenir inconstant et léger, aucun autre ne pouvait mériter un instant de confiance et de retour.

Par ma résistance à suivre le comte quand il m'en avait pressée avec tant d'instance et tant de motifs convenables à mes intérêts, j'avais droit à

ce qu'il me donnât au moins quelques raisons de son changement ; ce silence absolu me paraissait un dessein positif de m'offenser , et je l'étais au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Ce fut dans ce moment , où je jurais de renoncer pour la vie à l'amour , que Charles eut l'audace et la maladresse de me déclarer le sien. Madame de Luzi m'avait reproché souvent un peu trop de familiarité avec lui ; mais attribuant à l'originalité et à la tournure de son esprit les louanges exaltées qu'il me donnait, je n'imaginais pas lui avoir donné le moindre encouragement.

L'obscurité répandue d'ailleurs sur la naissance, la famille et la fortune de Charles , le plaçait loin de moi , et je n'éprouvais pas pour lui le sentiment qui fait oublier les distances ;

aussi je reçus sa déclaration avec la plus grande hauteur, j'osai lui demander à quel titre il espérait m'appartenir, et si, réunissant à lui seul toute la folie des musiciens et des peintres, il avait cru voir dans le monde entier quelque chose qui put nous rapprocher.

— Je me serais beaucoup trompé à votre caractère, et à l'expression de vos yeux, me répondit Charles, d'un ton très-piqué, si je devais croire que c'est à l'hymen seulement qu'il est réservé de vous rendre sensible ; vous avez trop d'esprit pour suivre une route aussi commune, et moi beaucoup trop d'amour pour ne pas espérer qu'il me sera possible, avec le tems, de vous fléchir.

— Le tems ne fait que des infidels ou des ingrats, lui dis-je avec hu-

meur. — Je ne suis pas Français, me dit Charles ; — Les hommes sont les mêmes partout. — Charmante Eugénie, me dit Charles d'un air malin, avez-vous déjà à vous en plaindre.

Cette conversation fut suivie de mille autres, qui me semblaient toujours devoir être la dernière, par la dureté de mes réponses et de mes refus ; Charles n'en paraissait que plus épris ; il n'y avait aucune attention qu'il n'employât pour me séduire. Son esprit vif et hardi lui fournissait mille expressions qui n'étaient qu'à lui seul, mais tout en s'observant beaucoup vis à-vis de madame de Luzi, je le voyais si souvent prêt à faire des extravagances que j'étais aussi importunée qu'inquiète de ce ridicule amour.

Je l'avais souvent menacé d'en

avertir mon amie, mais j'ai déjà dit que je la craignais beaucoup, je redoutais qu'elle ne m'accusât d'avoir donné lieu par mon étourderie à la témérité de Charles.

Je sentais que cette explication, qui sûrement l'eut décidée à le prier de quitter sa maison, n'eut été un secret pour personne, et m'eut fait des ennemies parmi les dames que nous avions à Verbois.

Ce n'était pas qu'aucunes d'elles eussent voulu accepter l'hommage d'un inconnu, qui ne tenait à rien, mais très-galant avec toutes les jolies femmes; il avait persuadé à toutes celles auprès desquelles il demeurait, que le respect seul l'empêchait de leur faire connaître toute sa passion. Chacune d'elles se croyait l'objet de son adoration secrète; il est toujours flatteur d'être adoré

et pénible de reconnaître son erreur.

Je croyais entendre ces dames, moins jeunes et moins jolies que moi, dire avec aigreur : A quoi bon cet éclat ? fallait-il nous priver des talens d'un homme qui nous est agréable, pour venir sottement se vanter que M. Charles est amoureux d'elle.

Ou bien a-t-elle peur qu'il ne l'enlève ? elle n'a pourtant pas l'air si farouche, et je parierais bien..... enfin, tout ce que peuvent dire des femmes médisantes et jalouses, qu'on blâme, dont on plaisante, et qu'on finit toujours par croire, quel que soit le motif qui les excite à parler.

Ces petites considérations m'engageaient à me taire, et Charles en augurait bien.

Un matin qu'il avait osé glisser dans mon sac à ouvrage, et devant tout le monde, une lettre qui m'eut affreusement compromise si madame de Luzi ou tout autre l'eussent remarqué, je crus appercevoir dans cette épître violente, passionnée, et d'un style fort extraordinaire, qu'il avait quelque connaissance de ma liaison avec M. d'Harlem.

Mes soupçons tombèrent tout de suite sur ma pauvre Victoire, et je le lui fis connaître avec sévérité; la pauvre enfant fut si troublée de ma colère, qu'elle tomba évanouie sur-le-champ; je crus voir dans cette forte impression une preuve de son repentir, mais non pas de son innocence, je la secourus, me réservant de l'interroger plus tard et de la traiter avec douceur s'il était vrai qu'elle eut trahi mon secret.

C'était un dimanche que je conçus cette inquiétude, où tous les habitans de Verbois, dévots, croyans ou non, se rendirent pour l'exemple à la messe du château.

On ne s'était pas apperçu sans doute de mon absence ; j'allais me rendre à la chapelle, et j'étais obligée de passer devant la chambre de Charles, quand je m'apperçois qu'elle n'est pas fermée ; je m'assure, en m'approchant jusqu'à l'entrée, qu'il n'y a personne, le secrétaire était ouvert, beaucoup de papiers épars..; un violent soupçon se présente à mon esprit et semble justifier mon indiscrétion ; le cœur me bat, j'approche, et je distingue au premier coup d'œil l'écriture du comte, la mienne ; j'en fais un paquet et je me sauve, plus troublée que si j'eusse été coupable d'un véritable larcin.

## CHAPITRE XVI.

Quand je me sentis assez calme pour procéder à l'examen de mon trésor, je mis en ordre vingt-trois lettres du comte ou de moi, que ce coquin de Charles avait également interceptées.

Que de larmes je versai en relisant celles de mon malheureux ami, qui ne recevant plus depuis trois mois de mes nouvelles, me reprochait avec autant de tendresse que de douleur de l'avoir abandonné.

Le contenu de ces lettres me donnait à connaître que je ne les avais pas toutes en mon pouvoir, et je soupçonnai que ce n'était peut-être pas sans dessein que Charles m'avait mis à même de les reprendre pour

que je connusse avec certitude que la connaissance de mon secret me mettait à sa discrétion, se réservant d'autres lettres suffisantes pour éclairer madame de Luzi, ou le public même, selon la vengeance qu'il voudrait tirer de mes refus.

Mon premier devoir fut de consoler ma pauvre Victoire : je le fis doublement en lui accordant une confiance entière, et lui disant tout ce que le hasard venait de me découvrir.

Ce n'était qu'auprès d'elle que j'osais épancher ma douleur, quelle crût calmer en m'assurant que je retrouverais le comte dans les mêmes dispositions dès qu'il connaîtrait l'indigne moyen qu'on avait pris pour nous séparer.

Je me hâtai d'écrire quelques lignes à mon malheureux ami, et dans ce premier moment où je reconnaissais

tout le chagrin que je lui avais causé, je me sentais disposée à le suivre sans délai ; enfin cette lettre devait combler ses vœux, et ce fut Victoire elle-même qui la porta à la poste voisine.

Il me restait à savoir de quelles ruses Charles s'était servi pour se procurer mes lettres, et indécise encore sur ce que je pouvais accorder à mon ressentiment contre Charles, je commençai à satisfaire ma curiosité.

C'était le fils de la fermière qui portait à la poste une espèce de tirelire en fer blanc, où tous les habitans du château déposaient leurs lettres tous les soirs ; cette boîte était fermée avec un cadenas, et madame de Luzi en avait la clef.

Le lendemain, avant que personne fut levé, Jacques partait, et le maître de poste qui avait une semblable clef,

ouvrait la boîte et y remettait de son côté toutes les lettres destinées pour Verbois.

Jacques arrivait à l'heure du déjeûner, trouvait tout le monde rassemblé, et la distribution des paquets était publique ; d'après cet ordre de choses, je ne comprenais pas comment Charles avait pu exécuter, et si long-tems avec impunité, son indigne trahison.

Je fis venir Jacques dans mon appartement, et je lui déclarai en présence de Victoire, que s'il ne m'éclaircissait pas à l'instant même de tout ce qui s'était passé à cet égard, je le ferais punir avec la dernière rigueur par son père et par madame de Luzi, qu'il redoutait également.

Jacques était un petit drôle très-décidé, et qui bien payé par Charles,

ne voulait convenir de rien ; sa leçon était faite , et on l'avait assuré que je me garderais bien d'avertir mon amie.

Je m'apperçus que c'était à cette idée qu'il devait son assurance , et faisant à Victoire un signe qu'elle comprit à merveille , je lui donnai ordre d'aller la chercher.

Le petit drôle la retint , se mit à pleurer , et me dit enfin que M. Charles Nados l'avait un jour arrêté sur la route en lui disant qu'il voulait reprendre une lettre qu'il avait mise la veille dans la boîte , que ne voyant pas de mal à cela , il y avait consenti , en lui observant toutefois qu'il n'en avait pas la clef.

Mais M. Charles avait pris un petit instrument de fer et avait forcé le couvercle sans qu'il y parut du tout.

Il lui avait ensuite promis six livres

par

par mois, si tous les jours il voulait le mettre à même de faire cette petite opération.

Jacques repentant, comme bien d'autres, parce qu'il était découvert, m'observait pour sa défense qu'il était pauvre et qu'il avait craint d'ailleurs que M. Charles ne trouvât le moyen de lui faire du tort s'il refusait de le servir.

Je m'informai si Jacques n'avait jamais été remarqué de personne quand il portait la boîte chez Charles; rassurée à cet égard, je le renvoyai en mettant encore un prix à son silence pour l'avenir; précaution qui convenait peut-être à mes intérêts, mais d'où Jacques put conclure que c'était un assez bon métier que de mal faire, puisqu'il avait été payé par M. Charles et par moi.

Agitée de mille réflexions et d'une

extrême colère contre Charles, je fus m'enfoncer dans l'épaisseur du bois, pour rêver en liberté au parti que je devais prendre envers lui ; m'emporter, le menacer de faire connaître son crime, ne m'eût conduit à rien ; d'un seul mot il pouvait prouver à mon amie que je songeais à la quitter pour jamais, et madame de Luzi qui avait déjà su se taire sur tant de choses, ne m'eût de la vie pardonné un tel projet.

D'ailleurs, ma mère était à Verbois en ce moment. Charles qui avait fait une jolie cage à sa linotte, et un beau collier à son chien, jouissait près d'elle d'une grande faveur.

Le moyen qu'il avait pris pour surprendre mes secrets aurait trouvé grace, et le moins qu'il eut pu m'arriver de tout cela, eût été d'être mise au couvent pour long-tems et peut-être pour toujours.

Que je maudissais l'éloignement où j'étais du comte, dont j'attendais la réponse avec impatience ! mais aussi quelle idée je me faisais de sa joie de notre réunion, et combien je me trouvais heureuse d'être désabusée sur son inconstance.

Cette découverte satisfaisante affaiblissait même mon ressentiment contre Charles, car dans le bonheur il n'y a pas de place pour la haine, qui ne serait propre qu'à le troubler.

Charles m'avait suivie, il se trouva derrière moi avant que j'eusse décidé quelle conduite je tiendrais avec lui ; j'étais plus troublée, plus embarrassée qu'il ne l'était lui-même ; il feignit pourtant de m'aborder d'un air soumis et me dit qu'il venait en tremblant connaître mes dispositions à son égard.

Charles s'était tenu caché derrière un très grand coffre qui était dans le même corridor que sa chambre ; il m'avait vue entrer et emporter mes lettres, car c'était à dessein qu'il en avait mis un certain nombre en mon pouvoir ; il s'était flatté que l'inquiétude et la surprise m'engageraient à l'aller trouver la première et à me rendre à toutes les conditions qu'il voudrait mettre à son silence.

Le moyen n'était pas délicat, mais M. Charles Nados, qui depuis près de quatre mois, faisait bien malgré lui l'amour à l'espagnole, en était venu à un degré de fermentation qui ne lui permettait plus de rien ménager ; les dernières lettres du comte, qu'il avait entre les mains et dont je ne connaissais pas le contenu, lui donnaient d'ailleurs la certitude que nous ne nous réunirions pas.

— Monsieur Charles, lui dis-je, ce n'est pas en se montrant méprisable qu'on obtient l'affection d'une femme, et puisque votre criminelle indiscrétion vous a instruit de l'état de mon cœur, vous connaissez assez bien le comte d'H...., pour être sûr que ce n'est pas par de semblables procédés qu'il m'aurait séduite.

— J'aurais cru au contraire, me dit-il, que vous daigneriez faire quelques rapprochemens entre lui et moi.

— Avec vous, Charles ! avec vous qui vous permettez de corrompre un jeune enfant pour qu'il vous livre des lettres dont vous violez le secret ! qui osez forcer une boîte avec une adresse... honteuse, et dont le succès n'empêche pas que vous ne deviez rougir...

— Je fais et je justifie tout ce que ma passion exige, et mon heureux rival

ne m'en a-t-il pas donné l'exemple, puisqu'il trouve très-innocent, très-raisonnable même d'abandonner sa femme, son fils, de vous enlever à votre famille, à vos amis.. ; et quand ma faute, que je ne désavoue pas, peut prévenir un si grand mal, lequel paraîtrait le plus coupable de nous deux ?

— Si telle a été votre intention, repris-je avec douceur, je conviens que votre conduite mérite quelqu'indulgence, ne la souillez donc pas par des motifs indignes et qui lui rendraient toute sa noirceur ! j'étais complice du comte, et il ne m'appartient pas de le blâmer, mais rendez-moi à l'honneur, à la vertu, n'exigez de moi que ce qu'elle permet, et je sens que je pourrai encore vous en remercier un jour.

— Cela serait héroïque, reprit

Charles avec ironie, mais toute précieuse qu'est l'amitié, elle ne pourrait payer de si grands sacrifices.

— Je ne saurais vous croire capable de me compromettre, et je vous estime encore assez pour ne vous pas craindre.

— De l'estime, de l'amitié, belle Eugénie... ! en vérité, vous ne m'offrez rien qui vaille le bien auquel j'aspire ; laissons de côté les reproches, les déclamations inutiles, et croyez moi, capitulons...

— Vous me faites horreur !

— Je conviens que je ne suis pas d'un physique agréable ; mais ne savez vous pas charmante enfant que la nature dédommage quelquefois par des talens particuliers, ceux auxquels elle a refusé les avantages extérieurs...

— M. Charles, vous pouvez me

perdre, mais je ne m'abaisserai point à vous solliciter.

— Vous auriez tort, un seul baiser a bien plus de pouvoir, (et il s'avançait près de moi):

— Si vous osez m'approcher... , ah ! plutôt la mort.

— Quand Lucrece tenait ce langage à Turquin, elle n'était pas sur le point de se faire enlever par un autre homme.

— Vous abusez indignement de ma situation ?

— Au contraire, Eugénie, car je vous laisse tout le tems de changer d'avis et de revenir à moi ; seulement pour ne plus perdre en discussions orageuses des instans dont l'emploi pourrait être si doux, sachez à quoi vous en tenir.

Il me reste entre les mains quatre lettres du comte, je vous proteste avec

avec serment de vous les remettre toutes à l'instant où vous daignerez comb'er mes vœux ; vous n'aurez à craindre dans aucun tems les reproches du bien-aimé, car lassé aussi sans doute d'attendre, il vous instruit dans une belle et touchante épître, que je pourrai vous communiquer, qu'il passe de l'autre côté du Rhin. Son émigration a déjà plus d'un mois ; l'armée est en rase campagne, et comme il a juré de ne plus vous écrire, si vous avez jamais de ses nouvelles, c'est sans doute la renommée qui vous en donnera.

L'impitoyable Charles voyant qu'il venait de frapper le coup le plus sensible, me laissa seule épuiser ma colère ou ma douleur, qui dans ce premier moment ne pouvait tourner à son profit.

## CHAPITRE XVII.

La terrible révolution qui menaçait la France commençait à éclater, et je ne pouvais douter, quoique je n'eusse pas vu les dernières lettres du comte, qu'il n'eût pris le parti que l'honneur paraissait dicter à la noblesse, en renonçant malgré lui à celui que lui avait inspiré l'amour.

Ce moment me jetta dans un découragement absolu ; mon indécision à le suivre, que j'avais cru dans le principe, raisonnable et délicate, entraînerait probablement sa perte et la mienne, et quand même il m'eût été possible un jour de l'instruire de ce qui s'était passé à Verbois, il ne me paraissait pas probable que ses

intentions ou ses moyens fussent les mêmes.

Je voyais le comte exposé à tous les dangers, maudissant ma mémoire, cherchant la mort, et mourant peut-être sans être désabusé ; cette douleur était inexprimable, je lui demandais pardon comme s'il eut pu m'entendre, je versais des larmes de sang, et quelle que fut ma souffrance, il fallait encore la dévorer en secret et me défendre des affreux projets de Charles, que je haïssais, mais que j'avais peut-être eu tort de traiter sans aucuns ménagemens. Dans le cours de ce pénible entretien, que j'ai beaucoup abrégé, il m'avait expliqué comment il m'avait soupçonnée d'avoir une inclination.

Il voyait arriver sans cesse des lettres de Marseille à l'adresse de Victoire, à laquelle madame de Luzi les

faisait remettre ; cette correspondance si exacte l'avait d'abord un peu surpris, mais tout en badinant avec Victoire, il avait découvert que cette fille ne savait ni lire ni écrire ; de là à savoir la vérité il n'y avait qu'un pas, et Charles en levant le cachet d'une double enveloppe avait vu tous ses soupçons confirmés.

Je pris d'abord le parti de l'éviter avec tant d'attention qu'il ne put se trouver seul avec moi, mais mon amie qui était toujours fidèle à sa douleur, et ne trouvait plus de charmes à l'épancher dans le sein d'une femme légère et incapable d'une constance semblable à la sienne, madame de Luzi, dis-je, ne se plaisait que dans la solitude, et sous le prétexte des ouvriers qu'elle avait à surveiller, elle s'égarait dans la campagne,

ne rentrant guère au château qu'à l'heure du dîner.

Son absence, en laissant à Charles plus de liberté près de moi, me livrait sans cesse à ses persécutions, et je ne sais pas s'il en existe une plus odieuse que les prétentions et les désirs d'un homme qu'on ne peut souffrir.

A toutes les heures, à tous les momens je le trouvais sur mes pas, et la violence de sa passion n'étant réprimée par aucun sentiment de délicatesse et d'éducation, l'amour auquel j'avais dû jusque-là de si doux momens ne se présentait à mes yeux que sous un aspect rebutant, et tel, que je ne me surpris jamais un seul moment la tentation d'y céder.

A la vérité il me fallait sans cesse dissimuler mon aversion, souffrir même quelques caresses qui parais-

saient appaiser sa frénésie et lui ôtaient la volonté de me perdre ; je ne pouvais être plus malheureuse, et avec moins d'espérance de voir changer mon sort.

J'avais reçu une réponse du libraire auquel j'adressais mes lettres à Marseille, il me mandait qu'il conservait celle que j'adressais au comte, dans l'espérance de la lui remettre un jour, mais que personne ne savait positivement où il était.

Madame d'Harlem n'approuvait pas son émigration, paraissait fort courroucée contre son mari et retournait chez sa mère ; le pauvre Théodore était en pension ; enfin toute cette famille était dispersée et j'étais trop persuadée que cette entière désunion était mon ouvrage, pour ne pas en éprouver les plus vifs remords.

Cette lettre mit le comble à mon chagrin et ma santé s'altéra tout à fait ; j'avais des maux de nerfs du genre le plus douloureux et mon amie toujours sensible à mes souffrances, résolut de venir passer l'automne à Paris pour me remettre entre les mains d'un médecin justement célèbre pour cette sorte de maladie. Tout annonçait que Charles Nados nous y accompagnerait, et sa présence était un supplice qui eut rendu par tout les remèdes insuffisans.

Heureusement pour moi qu'il s'éleva sur son compte de ces doutes tellement flétrissans, qu'ils rendent à jamais les rapprochemens impossibles.

On avait vu Charles Nados sortir à la pointe du jour d'un petit pavillon que madame de Luzi avait cédé particulièrement à un de ses parens ; ce

parent s'était déjà plaint de la disparition de quelques objets précieux ; il était absent alors et avait seul la clef du pavillon.

Cependant Charles Nados, qui probablement savait ouvrir les portes comme la boîte aux lettres, était violemment soupçonné, et son incursion nocturne avait été surprise par les deux jardiniers du château.

Mon amie m'étonna moins qu'elle ne le croyait en me confiant cette nouvelle ; on fit taire les jardiniers, on évita tout éclat, mais madame de Luzi, avec ce ton digne et froid qui devait être attérant pour un coupable, fit sentir à M. Charles au nom de quel soupçon on l'invitait à se retirer promptement.

Quelqu'impudent qu'il fut, il ne chercha ni à se défendre, ni même à me revoir ; il disparut à l'instant,

quitta à ce que je suppose la France, et je n'en entendis plus parler.

Délivrée du tourment horrible de voir et de craindre cet homme, j'espérais retrouver la santé, mais j'avais le moral plus affecté que le physique.

Toute bonne, toute généreuse que fut mon amie, je sentais le poids de mes obligations envers elle ; la dépendance réelle de ma position m'humiliait, l'insouciance de mes parens était chaque jour plus sensible, et indépendamment des souvenirs douloureux que me laissait le comte d'Harlem, l'avenir commençait enfin à m'allarmer et à me montrer assez clairement l'isolement et le malheur.

Valerie n'était pas plus heureuse que moi, elle dominait entièrement ma bonne grand'mère, qui devenue

très-infirme et très-dévote, vivait dans la retraite et n'osait plus m'aimer. Telle fut pendant quatre mois ma triste situation ; malade, mélancolique, découragée, me regardant comme le jouet des circonstances, qui prononcerait sur ma destinée, et ne pouvant sortir de cet état languissant que par la puissance de l'amour, qui se chargea en effet de me rendre à la vie.

## CHAPITRE XVIII.

Le médecin pour lequel nous étions revenus avant l'hiver à Paris, n'y était justement pas quand nous y arrivâmes ; il faisait un voyage en Suisse, dont il était originaire, et prévenue très-favorablement pour lui, je ne voulus pas absolument en consulter un autre.

Des maux de tête inouis, des évanouissemens fréquens, tel était mon état ; qui ne donnant pourtant pas d'inquiétude pour ma vie, me permettait d'attendre son retour.

M. Frégis revint et madame de Luzi se hâta de m'y conduire.

Ce que j'éprouvai dès cette première visite me paraît si étrange à moi-même, que j'hésite à l'expliquer,

car je n'ai jamais cru à la sympathie, aux mouvemens irrésistibles, mais tout ce qui m'arriva pendant plusieurs années, et à dater de cette époque, sort des règles ordinaires, et ne peut être lu avec confiance que de ceux qui savent que le cœur de l'homme est un tissu d'inconséquences, où la nature ne peut souvent se reconnaître dans ses écarts.

J'arrive donc au fait et je dois avouer que la passion que m'inspira M. Frégis fut l'ouvrage du premier moment, et ne dépendit pas même du mérite que je lui reconnus depuis.

Enfin, ce fut un de ces traits de folie dont il faut accuser le destin, faute de pouvoir le justifier autrement.

M. Frégis n'était pas à beaucoup d'égards un médecin ordinaire ; il

tenait à une famille très-honorable dans son pays, avait de la fortune et ne recevait aucuns honoraires de ses malades, qu'à la vérité il n'allait voir que dans des cas extraordinaires.

Il les recevait chez lui et ne traitait habituellement que les maladies de nerfs, qu'il avait particulièrement étudiées, et sur lesquelles il avait écrit d'une manière si savante et si modeste, qu'il avait établi sa réputation sans se faire d'ennemis dans la faculté ; ce qui prouvait un double talent.

Du reste, le docteur Frégis avait trente-deux à trente-trois ans, une figure douce, spirituelle, mais peu remarquable au premier abord ; sa sensibilité était excessive, et les femmes surtout dans leurs souffrances, comme dans leurs chagrins, lui inspiraient le plus vif intérêt.

C'était spécialement le désir de leur être utile qui avait déterminé son goût pour un état qu'il professait sans ostentation, sans intrigue, sans utilité pour sa fortune, et pour le seul avantage de l'humanité.

C'était peut être à la connaissance que j'avais d'avance de ce caractère sensible et généreux, que je dus l'exaltation de mes premiers sentimens à son égard ; mais quand il promit à madame de Luzi, avec son air doux et timide, de me donner tous ses soins, de me voir tous les jours si mon état l'exigeait, quelque chose d'indéfinissable se passait dans mon ame, et j'aurais déjà pu lui dire avec sincérité : *l'amour le plus vif sera le prix de vos peines*, car ma maladie était dès lors bien moins dangereuse que mon médecin.

## CHAPITRE XIX.

Le docteur Fregis demeurait très-loin de chez mad. de Luzi ; mais mon amie avait des chevaux qu'elle fatiguait peu , sortant rarement elle-même.

Elle me permit de m'en servir toutes les fois que je voudrais voir mon médecin , et bientôt je le voulus presque tous les jours.

Je donnais pour prétexte de ces fréquentes visites , qui n'amenèrent pas d'abord de changemens bien sensibles à ma santé , la distraction que me donnait ces petits voyages ; et , mon amie , toujours disposée à se tromper sur les dispositions de mon ame , remarquait que ma mélancolie

se dissipait de jour en jour, mais l'attribuait à mon rétablissement.

Mon jeune docteur n'avait pas eu de peine à deviner que le chagrin avait essentiellement altéré ma santé, il m'interrogeait avec le plus de discrétion possible, et j'éprouvais avec lui une timidité presqu'insurmontable.

Pourtant l'habitude de nous voir, cette affection si douce avec laquelle il me recevait tous les jours, amenèrent par degrés une entière confiance. Je ne lui cachai point ma liaison avec le comte, les projets que nous avions eu, la perfidie qui nous avait separés; enfin, me livrant à un épanchement qui m'était devenu bien nécessaire, je lui dis que je ne tenais plus à rien sur la terre, étant isolée au milieu du monde; je lui avouai que je m'étonnais de ne plus avoir aucun empire sur mon propre cœur;

que

que je le sentais de nouveau au pouvoir de l'amour, et pour un être aussi éloigné de connaître mes sentimens comme d'y répondre. Voilà ma destinée, lui dis je, la raison est toujours en contradiction avec mon choix, je n'aime que pour souffrir, et je ne puis vivre sans aimer.

Des larmes amères sillonnaient mon visage pendant que je faisais à Frégis cet aveu, échappé à ma sincérité; il ne m'était pas seulement venu à l'esprit qu'il put pénétrer plus avant dans ma pensée, dont je convenais à peine avec moi-même, et dont je me croyais surtout très sûre de ne jamais convenir avec lui.

Pourquoi, me dit Frégis, doutez-vous d'être aimée de l'être assez heureux pour vous être cher? Cette question m'étonna, me troubla autant que si je n'eusse pas dû m'y attendre;

je rougis, je balbutiai que j'étais sans fortune et destinée au malheur....

— Votre nom, Eugénie, est le moindre de vos avantages ; votre charmante figure, votre ame sensible surtout ne peuvent être connus, sans promettre le bonheur à celui qui pourra les intéresser ; mais Eugénie, ma charmante amie, vous êtes plus heureuse que moi, vous osez vous plaindre... , et moi qui suis sensible, moi qui aime aussi avec idolâtrie, je dois ensévelir ce fatal secret jusqu'au fond de mon cœur.

— Vous aimez aussi, Frégis ! et je me sentis pâlir, un nuage s'étendit sur mes yeux, je ne distinguais plus rien autour de moi.

Frégis s'apperçut avec la plus extrême surprise de mon état. Il me fit respirer des sels..... , et je remarquai qu'en m'approchant ses mains trem-

blaient.... Notre embarras était réciproque.... Je voulais parler pour dissimuler le mien, et je lui dis à voix basse: — Frégis, vous me ferez aussi connaître vos chagrins?

— A vous, chère Eugénie, ah! jamais! jamais!..... vous devez les ignorer.

— La confiance vous soulagerait?

— Le respect me le défend.

— Les soins que vous me donnez depuis plusieurs mois, avec un intérêt dont je ne puis être assez reconnaissante, ont dû établir une entière franchise entre nous; je vous en ai donné l'exemple....., Frégis, ne suis-je donc pas votre amie....?

— Eugénie....., ma famille est honnête, et j'espère que l'état que j'exerce ne m'abaisse point à vos yeux; mais je n'en connais pas moins l'inégalité que le rang et l'opinion

mettent entre nous. — Oh ! je la déteste, Frégis, si c'est elle qui vous éloigne de moi !

— Ce propos, si positif, m'était échappé involontairement, mais il avait été entendu, saisi avec une joie, une émotion si vraie, si vive, qu'il m'était impossible de le regretter. Frégis embrassait mes genoux, n'osait croire à son bonheur, et me parlait de son amour avec tant de délicatesse et de respect que je passai du plus grand abattement au comble de la félicité.

— Ma chère Eugénie, me dit il, prenez garde d'être trompée par votre sensibilité, et ne vous exposez point en acceptant un nom bien moins beau que le vôtre, à regretter un jour le sacrifice que vous paraissez disposée à me faire aujourd'hui. Les préjugés naissent avec nous ; l'exemple

et l'éducation les fortifient, il est rare que la philosophie en triomphe. La passion seule a cet empire, et quand elle s'affaiblit on se retrouve les mêmes faiblesses, avec le regret de les avoir combattues.

— Mon ami, ce n'est pas du monde que j'attends mon bonheur, et quoique jeune encore, je suis désabusée de bien des illusions : la seule crainte qui puisse m'occuper serait au contraire le blâme de votre famille, moins désintéressée sans doute que vous.

— J'ai quinze mille livres de rente, me dit-il, cette fortune est bornée, mais elle est suffisante ; si la sévérité inattendue de mon père, une nombreuse famille. . . . , les désirs de ma compagne venaient à augmenter mes besoins par la suite, je ne rougirais point de remplir ma profession avec *utilité ;* j'aurais pour mon épouse

l'ambition et le courage que je n'ai point eu pour moi-même. Dites, mon amie, m'en estimeriez-vous moins ?

Je rassurai Frégis à cet égard, et j'acceptai l'offre pressante qu'il me fit d'écrire tout de suite à son père, qu'il respectait et dont il souhaitait le consentement.

J'étais sûre de mon côté de ne point trouver d'opposition dans ma famille ; mon père, entièrement ruiné, ne pouvant me donner de dot, ni même se charger de moi, ne pouvait orgueilleusement refuser l'alliance d'un homme qui, sans être titré, était bien né, très-estimable, et fort avantageusement connu. Dailleurs, la révolution, alors dans sa naissance, faisait pressentir combien la noblesse aurait de sacrifices à faire. Cette circonstance, si malheureuse d'ailleurs, se trouvait au moins favorable à mon

amour. Je quittai le docteur à l'heure accoutumée. Je rapportais en moi-même un sentiment de bonheur indéfinissable, et la réflexion même ne pouvait que l'augmenter.

Pour la première fois, Frégis osa me donner un baiser; mais avec cette décence, cette réserve, qui peignaient dans toutes les occasions son caractère.

Nous devions nous revoir le lendemain, et j'éprouvais, même auprès de lui, le besoin d'être seule et de songer avec plus de calme à ma nouvelle situation.

*Fin du tome second.*